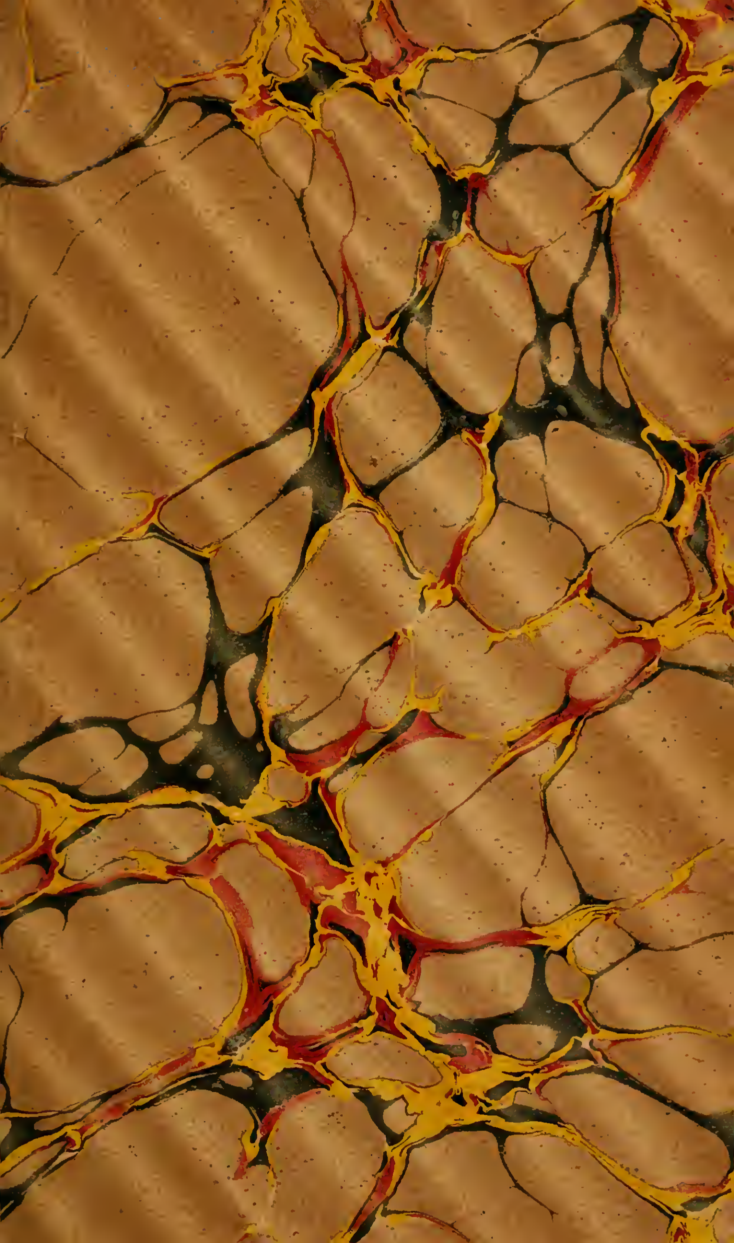


3 1761 04913733 4





Il a été tiré de cette édition
50 exemplaires sur Japon impérial

SOUVENIRS

d'un Homme de Lettres

OUVRAGES PARUS

dans la

Collection Guillaume

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

A. DAUDET. TARTARIN SUR LES ALPES (144e mille). . 1 vol.
— SAPHO (44e mille). . . . . 1 vol.
— TARTARIN DE TARASCON (100e mille). . . 1 vol.
— TRENTE ANS DE PARIS (44e mille). . . . 1 vol.

Vient de paraître :

V. HUGO. NOTRE-DAME DE PARIS . . . . . . 2 vol.

Collection de luxe

Format in-8 tellière, à 50 fr. le volume (en souscription, 40 fr.).
Tirage à la presse à MILLE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
sur vélin à la forme, des Papeteries du Marais.
Couverture sculptée par Falguière.

PIERRE LOTI. MADAME CHRYSANTHÈME. . . . . 1 vol.
VICTOR HUGO. NOTRE-DAME DE PARIS. . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

CAMILLE FLAMMARION. URANIE. . . . . 1 vol.

Collection Guillaume

ALPHONSE DAUDET

Souvenirs

d'un

Homme de Lettres

ILLUSTRATIONS DE BIELER, MONTÉGUT, MYRBACH
ET ROSSI

Gravées par Ch. Guillaume

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
26, RUE RACINE, 26



... Les Palais d'Eté....



ÉMILE OLLIVIER

Entre tous les salons parisiens où fréquenta mon premier habit, le salon Ortolan, à l'École de droit, m'a laissé un souvenir aimable. Le père Ortolan, méridional à tête fine, jurisconsulte de renom, était aussi poète à ses heures. Il avait publié les *Enfantines*, et tout en jurant ne jamais écrire que pour le jeune âge, il ne dédaignait pas à l'endroit de ses vers l'approbation des grandes personnes. Aussi ses soirées, très

suivies par les indigènes des quartiers savants, offraient-elles un agréable et original mélange de jolies femmes, de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poètes. C'est comme poète qu'on m'invitait.

Parmi les jeunes et antiques célébrités que je vis passer là dans le brouillard d'or des premiers éblouissements, vint un soir Émile Ollivier. Il était avec sa femme, la première, et le grand musicien Liszt, son beau-père. De la femme, je me rappelle des cheveux blonds sur un corsage de velours; de Liszt, du Liszt de ce temps-là, moins encore. Je n'avais d'yeux, de curiosité que pour Ollivier. Agé d'environ trente-trois ans (on était en 1858), coryphée du parti très populaire parmi la jeunesse républicaine qui était fière d'avoir un chef de son âge, il marchait alors dans la gloire. On se disait la légende de sa famille : le vieux père longtemps proscrit, le frère tombé dans un duel, lui-même proconsul à vingt ans et gouvernant Marseille par l'éloquence. Tout cela lui donnait de loin, dans les esprits, une certaine tournure de tribun romain ou grec,

et même quelque ressemblance avec les jeunes hommes tragiques de la grande Révolution : les Saint-Just, les Desmoulin, les Danton. Pour moi, que la politique touchait peu, le voyant ainsi, poétique malgré ses lunettes, éloquent, lamartinien, toujours prêt à parler et à s'émouvoir, je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un arbre de son pays — non à celui dont il porte le nom et qui est symbole de sagesse — mais à un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entre-choquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie.

Émile Ollivier était alors *un des Cinq*, un des cinq députés qui, seuls, osaient braver l'Empire, et il siégeait au milieu d'eux, tout en haut des bancs de l'Assemblée, isolé dans son opposition comme sur un inexpugnable Aventin. En face, renversé dans le fauteuil

présidentiel, l'air endormi et las, Morny, de son œil froid de connaisseur d'hommes, guettait celui-ci : il l'avait jugé moins Romain que Grec, plus emporté par la légèreté athénienne que lesté de prudence et de froide raison latine. Il connaissait l'endroit vulnérable : il savait que sous cette toge de tribun se cachait la vanité native et sans défense des virtuoses et des poètes, et c'est par là qu'un jour ou l'autre il espérait en venir à bout.

Des années plus tard, quand pour la seconde fois et dans les circonstances que je vais dire, je me rencontrai avec Émile Ollivier, il était conquis à l'Empire. Morny avant de mourir avait mis comme une coquetterie à vaincre, à force d'avances narquoises et de hautaines câlineries, les résistances, pour la forme et la galerie, de cette mélodieuse vanité. On avait crié dans les rues : « la grande trahison d'Émile Ollivier », et pour cela, Émile Ollivier se croyait le comte de Mirabeau. Mirabeau avait voulu faire marcher d'accord la Révolution et la Monarchie; Ollivier, plein d'ailleurs des in-

tentions les meilleures, tentait après vingt ans d'unir la Liberté à l'Empire, et ses efforts rappelaient Phrosine mariant l'Adriatique avec le Grand Turc. En attendant le Grand Turc, comme il se trouvait veuf depuis longtemps, il s'était remarié lui-même, avec une toute jeune fille, provençale comme lui, qui l'admirait. On le disait radieux, triomphant; une même lune de miel dorait de ses plus doux rayons et ses amours et sa politique. Un homme heureux!

Cependant un coup de pistolet retentit du côté d'Auteuil. Pierre Bonaparte venait de tuer Victor Noir; et cette balle corse, à travers la poitrine d'un jeune homme, frappait en plein cœur la fiction de l'Empire libéral. Paris soudain s'émeut; les cafés parlent à voix haute, une foule gesticule sur les trottoirs. De minute en minute les nouvelles arrivent, les bruits circulent; on se raconte l'intérieur étrange du prince Pierre, cette maison d'Auteuil fermée en plein Paris, comme une tour de seigneur génois ou florentin, sentant la poudre et la ferraille, et tout le jour retentissante du bruit des pis-

tolets de tir et du cliquetis des épées froissées. On dit ce qu'était Victor Noir, sa grande douceur, sa jeunesse, son mariage tout prochain. Et voilà que les femmes s'en mêlent : elles plaignent la mère, la fiancée ; l'attendrissement d'un roman d'amour s'ajoute aux colères politiques. La *Marseillaise*, encadrée de noir, publie son appel aux armes ; des gens disent que ce soir Rochefort distribuera quatre mille revolvers dans ses bureaux. Deux cent mille hommes, enfants ou femmes, les quartiers bourgeois, tous les faubourgs se préparent pour la grande manifestation du lendemain ; il souffle un vent de barricades, et, dans la tristesse du jour tombant, on entend ces bruits indistincts, précurseurs des révolutions, qui semblent les craquements sourds des ais d'un trône.

A ce moment, je rencontrai un ami sur le boulevard. « Ça va mal, lui dis-je. — Très mal, et le plus bête, c'est qu'*en haut* ils ne se doutent pas de la gravité de la chose. » Puis, passant son bras sous mon bras : « Émile Ollivier te connaît, viens avec moi place Vendôme. »

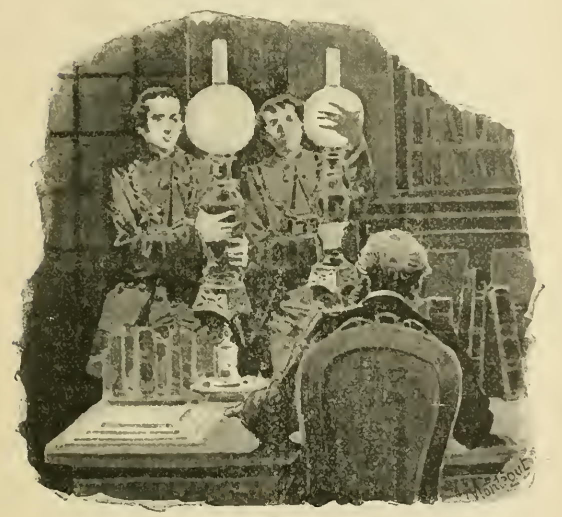
Depuis qu'Emile Ollivier y était entré, le ministère de la justice avait perdu tout caractère de pompe et de morgue administrative. Prenant au sincère son rêve d'Empire démocratique et libéral, vrai ministre à l'américaine, Ollivier n'avait pas voulu habiter ces vastes appartements, ces hauts salons, brodés d'abeilles, timbrés et chargés selon lui de trop autocratiques dorures. Il occupait toujours, rue Saint-Guillaume, son modeste logement d'avocat-député, et arrivait chaque matin place Vendôme, une grande serviette bourrée de papiers sous le bras, avec sa redingote et ses lunettes, comme un homme d'affaires qui va au Palais, comme un brave employé qui se rend pédestrement à son bureau. Cela le faisait mépriser un peu par les garçons et les huissiers. Porte grande ouverte, escalier désert! Huissiers et garçons nous laissèrent passer, ne daignant pas même nous demander où nous allions, ni qui nous cherchions, témoignant seulement par un air dédaigneusement résigné et une certaine insolence correcte d'attitude combien ils trouvaient ces mœurs,

familières et nouvelles contraires aux belles traditions et éloignées de l'idéal administratif.

Dans un grand cabinet haut de plafond, large ouvert sur deux vastes portes-fenêtres, un de ces cabinets d'aspect triste et froid où tout est vert, mais de ce vert bureaucratique des cartons verts et des fauteuils de cuir vert qui est à la belle verdure des forêts ce qu'un papier timbré est à un sonnet sur vélin, ce que le cidre est au champagne, — le ministre était seul, adossé contre la cheminée, à son poste, dans une attitude d'orateur. La nuit venait. Des garçons apportèrent de grandes lampes tout allumées.

Mon ami avait dit vrai, on ne se doutait de rien *en haut;* les bruits de la rue n'arrivent qu'indistincts sur ces cimes. Émile Ollivier, avec l'infatuation naturelle doublée d'une certaine façon myope de voir, qui caractérise l'homme au pouvoir, nous déclara que tout allait pour le mieux, qu'il était au courant des choses ; il nous montra même le billet écrit par Pierre Bonaparte à M. Conti, qu'on venait de lui communi-

quer, billet sauvage et féodal, bien dans la tradition italienne du seizième siècle, commençant ainsi : « Deux jeunes gens sont



venus me provoquer... » et se terminant par ces mots : « ... Je crois que j'en ai tué un ».

Alors je pris la parole et je racontai ce que je croyais être la vérité, parlant, non

en politique, mais en homme, disant l'effervescence des esprits, l'exaspération de la rue, l'alternative inévitable d'une prise d'armes ou d'un courageux acte de justice. J'ajoutai que Fonvielle et Noir me semblaient, comme à tous, certainement, incapables d'avoir voulu tuer ou frapper le prince chez lui ; que je les connaissais, Noir surtout, et combien m'était sympathique ce grand garçon inoffensif, presque un enfant encore, étonné lui-même de ses succès parisiens et fier de sa précoce renommée, cherchant à force de travail à conquérir ce qui lui manquait en fait d'instruction première, et dont la plus grande joie était de se faire apprendre par un ami quelque courte citation latine, avec la manière de l'introduire adroitement, à propos de n'importe quoi, dans la conversation, histoire d'étonner, le soir, par cet étalage d'érudition, J.-J. Weiss, alors au *Journal de Paris*, qui lui enseignait l'orthographe.

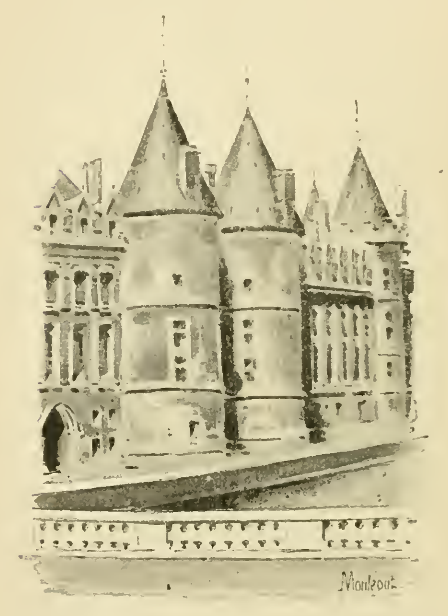
Émile Ollivier m'écouta attentivement, l'air pensif et décidé, puis, quand j'eus fini, après un silence, il prononça d'une voix fière

cette phrase que je rapporte textuellement : « Eh bien! si le prince Pierre est un assassin, nous l'enverrons au bagne! »

Au bagne, un Bonaparte! C'était bien là le mot d'un garde des sceaux de l'Empire libéral, d'un ministre encore empêtré dans ses illusions d'orateur, d'un ministre qui porte le titre de ministre sans en posséder l'esprit, d'un ministre enfin qui habite rue Saint-Guillaume!

Le lendemain, il est vrai, Pierre Bonaparte était prisonnier, mais prisonnier comme l'est un prince, au premier étage de la Tour d'Argent, avec vue sur la place du Châtelet et la Seine, et les Parisiens en passant les ponts se montraient son cachot pour rire et les rideaux blancs de ses fenêtres à peine grillées. Quelques semaines après, le prince Pierre était solennellement acquitté par la haute Cour de Bourges. De bagne, Émile Ollivier n'en parlait plus; il quittait décidément la rue Saint-Guillaume pour la place Vendôme. Désormais, dans les grands escaliers, les vastes corridors, huissiers et garçons de bureau souriaient cérémonieusement à son

passage, il était devenu parfait ministre et l'Empire libéral avait vécu !



En résumé, un homme d'Etat médiocre, plein de fougue et sans réflexion, mais un honnête homme, un poète idéaliste four-

voyé dans les affaires, ainsi peut se définir Émile Ollivier. Morny d'abord, puis d'autres après Morny, en jouèrent. Républicain, il essaya de consolider la dynastie, en passant dessus un crépi de liberté ; plus tard, il voulait la paix, déclara la guerre, et non pas cœur léger, comme il le dit par inspiration malheureuse, mais esprit irrémédiablement léger, il nous entraîna avec lui dans l'abîme d'où nous sommes sortis, où il est resté !

L'autre soir, on finit toujours par se rencontrer dans Paris, nous dînions en face l'un de l'autre à une table amie : le même qu'autrefois, même regard de rêveur interrogeant et indécis derrière le cristal des lunettes, même physionomie de parleur, où tout est dans le pli des lèvres, le dessin de la bouche plein d'audace et sans volonté. Fier et droit d'ailleurs, mais tout blanc, blanc par ses cheveux drus, blanc par ses favoris courts, blanc comme un camp abandonné dans une désastreuse campagne, sous la neige. Avec cela, la voix cassante, nerveuse, des gens qui en ont sur le cœur plus gros qu'ils n'en veulent laisser voir....

Et je me rappelais le jeune tribun, noir comme un corbeau, entr'aperçu dans le salon du père Ortolan.





GAMBETTA

Un jour, il y a des années et des années, à ma table d'hôte de l'Hôtel du Sénat, que je vous ai déjà montrée — toute petite au fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers-roses et des fusains s'étiolaient dans leurs classiques caisses vertes — devant un somptueux festin à deux francs par tête, Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami

de lettres au lendemain d'un article au *Figaro*, quand souriait la fortune; cela variait et ravigotait notre table un peu provinciale. Malheureusement Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent point. Je les vois, chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la nappe et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec et en long, le geste rare; l'autre qui rit en large, crie, gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Et que de choses, que d'événements tenaient, sans qu'on s'en doutât, dans l'écart de ces deux convives, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviettes d'un maigre dîner d'étudiants!

Le Gambetta d'alors jetait sa gourme et assourdissait de sa tonitruante faconde les cafés du quartier Latin. Mais ne vous y trompez point, les cafés du quartier, à cette époque, n'étaient pas seulement l'estaminet où l'on boit et où l'on fume. Au milieu de Paris muselé, sans vie publique et sans journaux, ces réunions de la jeunesse

studieuse et généreuse, véritables écoles d'opposition ou plutôt de résistance légale, demeuraient les seuls endroits où pouvait encore se faire entendre une voix libre. Chacun d'eux avait son orateur attitré, une table qui, à de certains moments, devenait presque une tribune, et chaque orateur, dans le quartier, ses admirateurs et ses partisans.

« Au Voltaire, il y a Larmina qui est fort... bigre! qu'il est fort, le Larmina du Voltaire !...

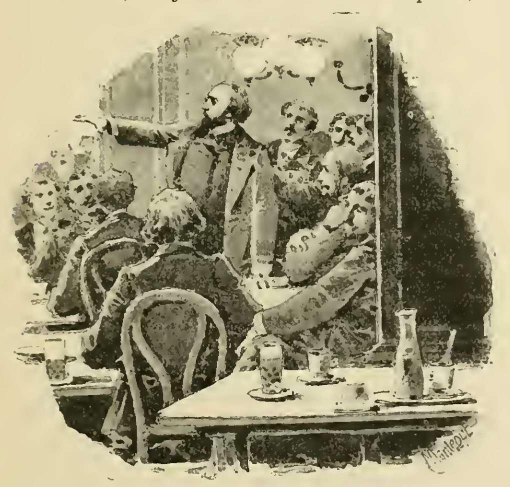
— Je ne dis pas, mais au Procope, Pesquidoux est encore plus fort que lui. »

Et l'on allait par bande, en pèlerinage, au Voltaire entendre Larmina, puis au Procope entendre Pesquidoux avec la foi naïve, ardente des vingt ans de cette époque-là. En somme ces discussions autour d'un bock, dans la fumée des pipes, préparaient une génération et tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée. Plus d'un doctrinaire[1] qui, au-

(1) Écrit en 1878, pour le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg.

jourd'hui loti ou espérant l'être, affecte pour ces mœurs un dédain de bon goût et traite volontiers de vieux étudiants les hommes nouveaux, a longtemps vécu et vit encore (j'en connais) des bribes d'éloquence ou de haute raison que des prodigues bien doués laissaient alors traîner sur les tables. Sans doute quelques-uns de nos jeunes tribuns s'attardèrent, vieillirent sur place, parlèrent toujours et ne firent jamais rien. Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne ; mais Gambetta n'était pas de ceux-là. S'il s'escrimait au café sous le gaz, ce n'était qu'après avoir rempli de travail réel sa journée. Comme l'usine, le soir, lâche sa vapeur au ruisseau, il venait là répandre en paroles son trop-plein de verve et d'idées. Cela ne l'empêchait point d'être étudiant sérieux, d'avoir des triomphes à la conférence Molé, de prendre ses inscriptions, de conquérir ses diplômes et ses licences. Un soir, chez Mme Ancelot, — qu'il y a longtemps de cela, Dieu de Dieu ! — dans ce salon de la rue Saint-Guillaume plein de vieillards pétillants

et d'oiseaux en cage, je me rappelle avoir entendu dire à la très bienveillante maîtresse du logis : « Mon gendre Lachaud a un nouveau secrétaire, un jeune homme très éloquent,



paraît-il, avec un bien drôle de nom... attendez... il s'appelle... il s'appelle M. Gambetta. » Assurément la bonne vieille dame était loin de prévoir jusqu'où irait ce jeune secrétaire qu'on disait éloquent et qui avait un si

drôle de nom. Et pourtant, à part l'inévitable apaisement dont la pratique de la vie se charge d'apprendre la nécessité à de moins subtilement compréhensifs que lui, à part certaine connaissance politique des mobiles et des dessous facilement puisée dans l'exercice du pouvoir et le maniement des affaires, le stagiaire de ce temps-là, pour l'ensemble du caractère et de la physionomie, était bien ce qu'il est resté. Non pas gros encore, mais carrément taillé, le dos rond, le geste tutoyeur, aimant déjà à s'appuyer tout en marchant, tout en causant, au bras d'un ami, il parlait beaucoup, à tout propos, de cette dure et forte voix méridionale qui découpe les phrases comme au balancier et frappe les mots en médaille; mais il écoutait aussi, interrogeait, lisait, s'assimilait toutes choses, et préparait cet énorme emmagasinement de faits et d'idées si nécessaire à qui prétend diriger une époque et un pays aussi compliqués que les nôtres. Gambetta est un des rares hommes politiques qui ait des curiosités d'Art et qui soupçonne que les Lettres ne sont pas sans

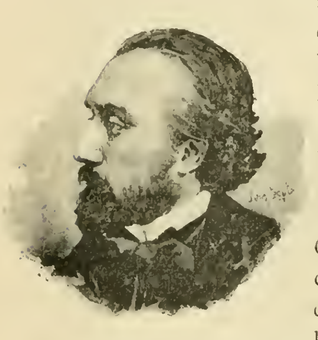
tenir quelque place dans la vie d'un peuple. Cette préoccupation apparaît couramment dans ses conversations et perce même dans ses discours, mais sans morgue, sans pédantisme et comme venant de quelqu'un qui a vu des artistes de près et pour qui les choses des Lettres et des Arts sont quotidiennes et familières. Du temps de l'Hôtel du Sénat, le jeune avocat dont j'étais l'ami, brûlait parfois un cours pour aller dans les Musées admirer les maîtres, ou défendre, aux ouvertures de Salon, contre les endormis et les retardataires le grand peintre François Millet alors méconnu. Son initiateur et son guide dans les sept cercles de l'enfer de la peinture, était un méridional comme lui, plus âgé que lui, poilu, bourru, avec de terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne voilée de broussailles. C'était Théophile Silvestre, parleur superbe et infatigable, à la voix montagnarde et sonnant le fer ariégeois, écrivain de haute saveur, critique d'Art incomparable, épris des pein-

tres et les pénétrant avec la subtilité compréhensive d'un amoureux et d'un poète. Il aimait Gambetta inconnu, pressentant chez lui son grand rôle, il continua à l'aimer plus tard malgré de terribles dissentiments politiques, et vint mourir un jour à sa table, de joie on peut le dire, et dans l'ivresse d'une tardive réconciliation. Ces promenades à travers le Salon, à travers le Louvre, au bras de Théophile Silvestre, avaient fait à Gambetta auprès de certains hommes d'État en herbe, dès l'enfance sanglés et cravatés, une sorte de réputation de paresse. Ce sont ceux-là encore, mais grandis, qui toujours pleins d'eux-mêmes et toujours hermétiquement bouchés, le traitent en petit comité d'homme frivole et de politique pas sérieux, parce qu'il se plaît à la compagnie d'un garçon d'esprit qui est comédien. Cela prouverait tout au plus qu'alors comme aujourd'hui Gambetta se connaissait en hommes et savait le grand secret pour se servir d'eux, qui est de s'en faire aimer. Un trait de caractère qui achèvera de peindre le Gambetta d'alors : cette voix de porte-voix,

ce parleur terrible, ce grand gasconnant n'était pas gascon. Est-ce influence de la race? Mais par plus d'un côté cet enragé fils de Cahors se rapprochait de la frontière et de la prudence italiennes; le mélange du sang génois en faisait presque un avisé Provençal. Parlant souvent, parlant toujours, il ne se laissait pas emporter dans le tourbillon de sa parole; très enthousiaste, il savait d'avance le point précis où son enthousiasme devait s'arrêter, et pour tout exprimer d'un mot, c'est à peu près le seul grand parleur, à ma connaissance, qui ne fût pas en même temps un détestable prometteur.

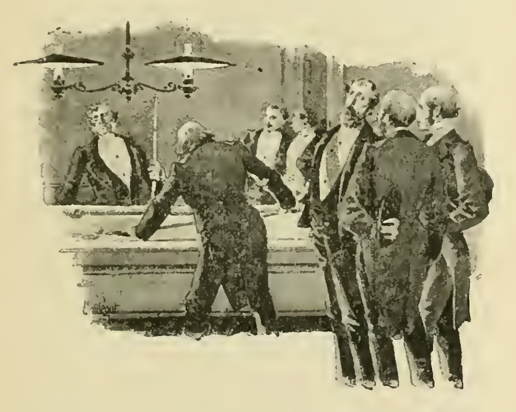
Un matin, comme cela finit toujours par arriver, cette bruyante couvée de jeunesse qui nichait Hôtel du Sénat, prit son vol, ayant senti pousser ses ailes. L'un tira au nord, l'autre au sud ; on se dispersa aux quatre coins du ciel. Gambetta et moi nous nous perdîmes de vue. Je ne l'oubliai pas cependant; piochant pour mon compte et vivant très à l'écart du monde politique, je me demandais quelquefois : « Où est passé mon ami de Cahors? » et cela m'eût étonné

qu'il ne fût pas en train de devenir *quelqu'un*. A quelques années de là, me trouvant au Sénat, non plus à l'hôtel mais au palais du Sénat, un soir de réception officielle, je m'étais réfugié loin de la musique et du bruit sur le coin de banquette d'une salle de billard taillée dans les appartements immenses, hauts de plafond à y loger six étages, de la reine Marie de Médicis. C'était l'époque de crise et de velléités d'être aimable, où l'Empire faisait des



mamours aux partis, parlait de concessions mutuelles et, sous couleur de réformes et d'apaisement, essayait d'attirer à lui, en même temps que les moins engagés des Républicains, les derniers survivants de l'ancienne bourgeoisie libérale. Odilon Barrot, je me rappelle, le vénérable Odilon Barrot jouait au billard. Toute une galerie de

vieillards ou d'hommes prématurément graves l'entourait, moins attentive, certes, à ses carambolages qu'à sa personne. On attendait qu'une phrase, un mot tombât de ces lèvres jadis éloquentes, pour recueillir



le mot ou la phrase et l'enfermer dans le cristal, pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Eloa. Mais Odilon Barrot s'obstinait à ne rien dire, il mettait du blanc, poussait l'ivoire, tout cela noblement et d'un beau geste où tout un passé de solennité bourgeoise et de par-

lementarisme haut cravaté semblait revivre. On ne parlait guère davantage autour de lui : ces pères conscrits d'autrefois, ces Épiménides endormis depuis Louis-Philippe et 1848 ne s'entretenaient qu'à voix très basse, comme pas bien sûrs d'être réveillés. On surprenait ces mots au vol : « Grand scandale... procès Baudin... scandale... Baudin. » Ne lisant guère de journaux et sorti très tard dans la journée, j'ignorais, moi, ce qu'était ce fameux procès. Tout à coup, j'entendis le nom de Gambetta : — « Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Gambetta ? » disait un des vieillards avec une impertinence voulue ou naïve. Tous les souvenirs de ma vie au quartier me revinrent. J'étais bien tranquille dans mon coin, indépendant comme un brave homme de lettres gagnant sa vie et trop dégagé de toute attache et de toute ambition politique pour qu'un tel aréopage, si vénérable fût-il, m'en imposât. Je me levai : — « Ce M. Gambetta ? Mais c'est à coup sûr un homme fort remarquable.... Je l'ai connu, tout jeune homme, et chacun de nous lui prédisait l'avenir le plus magni-

fique. » Si vous aviez vu la stupéfaction générale à cette sortie, les carambolages arrêtés, les queues de billard suspendues, tout ce monde irrité et les billes elles-mêmes sous la lampe qui me regardaient de leurs yeux ronds. D'où sortait celui-là, cet inconnu, qui se permettait d'en défendre un autre, et devant Odilon Barrot encore!... Un homme d'esprit (il s'en rencontre partout), M. Oscar de Vallée, me sauva. Il était avocat, lui, procureur général, que sais-je? de la boutique enfin, et sa toque même laissée au vestiaire lui conférait le droit de parler n'importe où; il parla : — « Monsieur a raison, parfaitement raison, Maître Gambetta n'est pas le premier venu; nous en faisons tous grand cas au Palais pour son éloquence... » et voyant sans doute que ce mot d'éloquence laissait froide la compagnie, il ajouta en insistant : « ... pour son éloquence et pour sa *jugeotte!* »

Vint le suprême assaut contre l'Empire, les mois chargés à poudre, bourrés de menaces, tout Paris frémissant sous je ne sais quel souffle précurseur, comme la forêt

avant l'orage : ah ! nous allions en voir, nous tous de la génération qui se plaignait de n'avoir rien vu. Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme, les anciens du parti républicain, les combattants de 51, les exilés, les *vieilles barbes* avaient pour le jeune tribun des tendresses paternelles, les faubourgs attendaient tout de « l'avocat borgne », la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : « il allait être nommé député,... il revenait de faire un grand discours à Lyon ou bien à Marseille !... » Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui l'invitait, volontiers ! mais un de ces jours, quand nous en aurons fini avec l'Empire. »

Voici maintenant la grande bousculade, la guerre, le Quatre Septembre, Gambetta membre de la Défense Nationale en même temps que Rochefort. Ils se retrouvèrent face à face devant le tapis vert où se signent proclamations et décrets, comme douze ans auparavant, devant la nappe cirée de ma table d'hôte. L'arrivée subite au pouvoir de mes deux compagnons du quartier Latin ne m'étonna point. L'air était plein, à ce moment, de bien plus surprenants prodiges. Le grand bruit de l'Empire écroulé remplissait encore les oreilles, empêchait d'entendre les bottes de l'armée prussienne qui s'avançait. Je me rappelle une première promenade à travers les rues. Je revenais de la campagne — un coin tranquille de la forêt de Sénart — respirant encore l'odeur fraîche des feuilles et de la rivière. Je me sentis comme étourdi : plus de Paris, une immense foire, quelque chose d'une énorme caserne en fête. Tout le monde en képi, et les petits métiers subitement rendus libres par la disparition de la police, remplissant comme aux approches du jour de l'an, la ville entière

d'étalages multicolores et de cris. La foule grouillait, le jour tombait; dans l'air des lambeaux de *Marseillaise*. Tout à coup, bien dans mon oreille, une voix du faubourg, goguenarde et traînante, cria : « Ach'tez la femme Bonaparte, ses orgies, ses amants,... deux sous! » et on me tendait un carré de papier, un canard frais encore de l'imprimerie. Quel rêve! En plein Paris, à deux pas de ces Tuileries où le bruit des dernières fêtes flotte encore, sur ces mêmes boulevards que quelques mois auparavant j'avais vus, balayés à coups de casse-têtes, chaussée et trottoirs, par des escouades de policiers. L'antithèse me fit une impression profonde, et j'eus cinq minutes durant le sentiment net et aigu de cette chose effrayante et grandiose qu'on appelle une révolution.

Je vis Gambetta une fois, dans cette première période du siège, au ministère de l'Intérieur — où il venait de s'installer comme chez lui, sans étonnement, en homme à qui arrive une fortune dès longtemps présagée — en train de recevoir tranquillement,

à la papa, avec sa bonhomie un peu narquoise, ces chefs de service qui, hier encore, disaient dédaigneusement : « le petit Gambetta ! » et, maintenant, arrondissaient l'échine pour soupirer, l'air pénétré : « si monsieur le ministre daigne me le permettre ! »

Après je ne revis plus Gambetta que de loin en loin, par apparitions et comme à travers quelque subite déchirure faite dans l'obscure, froide et sinistre nuée qui planait sur le Paris du siège. Une de ces rencontres m'a laissé un souvenir inoubliable. C'était à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, au pied de cet escarpement de plâtre et d'ocre que les travaux de l'église du Sacré-Cœur ont couvert depuis de gravats roulants, mais où alors, malgré les pas nombreux des flâneurs dominicaux et les glissades des gamins, verdoyaient encore, rongés et déchiquetés, quelques lambeaux de gazon maigre. Au-dessous de nous, dans la brume, la ville avec ses mille toits et son grand murmure qui, de temps en temps, s'apaisait pour laisser entendre au lointain

la voix sourde du canon des forts. Il y avait là, sur la place, une petite tente, et au milieu d'une enceinte tracée par une corde, un grand ballon jaune tirant sur son câble, qui



se balançait. Gambetta, disait-on, allait partir, électriser la province, la ruer à la délivrance de Paris, exalter les âmes, rehausser les courages, renouveler enfin (et peut-être, sans la trahison de Bazaine y eût-il réussi)

les miracles de 1792! D'abord, je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aéronaute mêlée à tous les événements du siège; puis, au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux emmitouflés de fourrures. Spuller fort tran-



quille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et murmurant d'une voix de rêve : « C'est une chose vraiment bien extraordinaire ». Gambetta, comme toujours, causant et roulant

son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, me serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : « Lâchez tout ! » clama la voix de Nadar. Quelques saluts, un cri de vive la République, le ballon qui file, et plus rien.

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf, mais combien d'autres tombèrent percés de balles prussiennes, périrent, en mer dans la nuit, sans compter l'invraisemblable aventure de celui qui poussé vingt heures par la tempête, s'en alla échouer en Norvège, à deux pas des fiords et de l'Océan glacé. Certes, quoi qu'on en ait pu dire, il y avait de l'héroïsme dans ces départs, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette poignée de main dernière et cette nacelle d'osier qui, plus petite et plus fragile que la barque historique de César, emportait dans le ciel d'hiver toute l'espérance de Paris.

Je ne retrouvai Gambetta qu'un an plus tard, au procès de Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux

se prolongent entre la verdure des deux jardins, et qui élargie, agrandie de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées. Le duc d'Aumale présidait; Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon. Et certes il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un soldat qui, traître à la patrie, allait être jugé en pleine république par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient, des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des forestiers et des douaniers dont le pied habitué à l'humus élastique des bois ou au rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et butait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent fait rire si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait plutôt tiré des

larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour le pays où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appelle Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant au duc d'Aumale un léger salut, oh! mais un salut que je vois encore : ni trop raide, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de maçonnerie entre gens qui, même divisés d'opinions, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et j'étais ravi dans mon coin de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade: mais je ne pus l'en féliciter, voici pourquoi. Paris à peine débloqué, tout tremblant encore de la fièvre obsidionale, j'avais écrit sur Gambetta et la défense en province un article sincère mais très injuste, que j'ai eu grand plaisir, une fois mieux informé, à retrancher de mes livres. Tout Parisien était un peu fou

à ce moment, moi comme les autres. On nous



avait tant menti, tant joués. Nous avions lu aux murs des mairies tant d'affiches rayon-

nant l'espoir, tant de proclamations enlevantes suivies le lendemain de si lamentables retombées à plat; on nous avait fait faire fusil sur l'épaule et sac au dos tant d'imbéciles promenades; on nous avait tenus si souvent à plat ventre dans la boue ensanglantée, immobiles, inutiles, bêtes, tandis que les obus nous pleuvaient sur le dos! Et les espions, et les dépêches! « Occupons les hauteurs de Montretout, l'ennemi recule! » ou bien encore : « A l'engagement d'avant-hier, avons pris deux casques et la bretelle d'un fusil. » Cela pendant que, ne demandant qu'à sortir et combattre, quatre cent mille gardes-nationaux battaient la semelle dans Paris! Puis, les portes ouvertes, ç'avait été autre chose; et tandis qu'on disait à la province : « Paris ne s'est pas battu! » on soufflait à Paris : « Tu as été lâchement abandonné par la province. » Si bien que furieux, honteux, impuissants à rien distinguer dans ce brouillard de haine et de mensonge, soupçonnant partout la trahison, la lâcheté et la sottise, on avait fini par tout mettre, Paris et Province, dans le

même sac. L'accord s'est fait depuis quand on a vu clair. La province a appris ce que, cinq mois durant, Paris a déployé d'héroïsme inutile ; et moi, Parisien du siège, j'ai reconnu pour mon humble part combien furent admirables l'action de Gambetta dans les départements, et ce grand mouvementde la Défense où nous n'avions tous vu d'abord qu'une série de fanfaronnes tarasconnades.

Nous nous sommes rencontré de nouveau avec Gambetta, il y a deux ans. Aucune explication, il est venu à moi, les mains tendues ; c'était à Ville-d'Avray, chez l'éditeur Alphonse Lemerre, dans la maison de campagne qu'a si longtemps habitée Corot. Une maison charmante, faite pour un peintre ou un poète, tout dix-huitième siècle avec ses boiseries conservées, des trumeaux sur les portes, et un petit portique pour descendre au jardin. C'est dans le jardin que nous déjeunâmes, en plein air, parmi les fleurs et les oiseaux, sous les grands arbres virgiliens que le vieux maître aimait à peindre, d'un vert si doux au frais voisinage des étangs. On resta l'après-midi à se rappeler le passé

et comme quoi nous sommes à Paris, Gambetta, le docteur et moi, les derniers survivants de notre table d'hôte. Puis vint le tour de l'art, de la littérature. Gambetta, je le constatai avec joie, lisait tout, voyait tout, demeurait expert connaisseur et fin lettré. Ce furent cinq heures délicieuses, ces cinq heures passées ainsi, dans cet abri fleuri et vert, placé entre Paris et Versailles, et si loin pourtant de tout bruit politique. Gambetta, paraît-il, en comprit le charme : huit jours après ce déjeuner sous les arbres, il s'achetait, lui aussi, une maison de campagne à Ville-d'Avray.





HISTOIRE DE MES LIVRES

NUMA ROUMESTAN

Quand j'ai commencé cette histoire de mes livres, où l'on a pu voir de la fatuité d'auteur, mais qui me semblait à moi la vraie façon, originale et distinguée, d'écrire les mémoires d'un homme de lettres dans la

marge de son œuvre, j'y prenais — je l'avoue — beaucoup de plaisir. Aujourd'hui mon agrément est moindre. D'abord l'idée a perdu de sa saveur, utilisée par plusieurs de mes confrères, et non des moins illustres; puis l'envahissement toujours montant du grand et du petit reportage, le tumulte et la poussière qu'il soulève autour de la pièce ou du livre, sous forme de détails anecdotiques qu'un écrivain qui n'est ni pontife, ni grognon se laisse volontiers arracher. Et voilà ma besogne autohistorique devenue plus difficile; on m'a éculé des chaussures fines que je me réservais de ne porter que de loin en loin.

Il est bien certain, par exemple, que tout ce qu'ont écrit les journaux, il y a quelques mois, à propos de la comédie tirée de *Numa Roumestan* et jouée à l'Odéon, cette curiosité et cette réclame ne m'ont guère rien laissé d'intéressant à dire pour l'histoire de mon livre et m'ont mis en danger de rabâchage. En tout cas cela m'a aidé à détruire une bonne fois la légende, propagée par des gens qui n'y croyaient pas eux-mêmes, de

Gambetta caché sous Roumestan. Comme si c'était possible ; comme si, ayant voulu faire un Gambetta, personne eût pu s'y tromper, même sous le masque de Numa !

Le vrai est que pendant des années et des années, dans un minuscule cahier vert que j'ai là devant moi, plein de notes serrées et d'inextricables ratures, sous ce titre générique, LE MIDI, j'ai résumé mon pays de naissance, climat, mœurs, tempérament, l'accent, les gestes, frénésies et ébullitions de notre soleil, et cet ingénu besoin de mentir qui vient d'un excès d'imagination, d'un délire expansif, bavard et bienveillant, si peu semblable au froid mensonge pervers et calculé qu'on rencontre dans le Nord. Ces observations, je les ai prises partout, sur moi d'abord qui me sers toujours à moi-même d'unité de mesure, sur les miens, dans ma famille et les souvenirs de ma petite enfance conservés par une étrange mémoire où chaque sensation se marque, se cliche, sitôt éprouvée.

Tout noté sur le cahier vert, depuis ces chansons de pays, ces proverbes et locu-

tions où l'instinct d'un peuple se confesse, jusqu'aux cris des vendeuses d'eau fraîche, des marchands de berlingots et d'azeroles de nos fêtes foraines, jusqu'aux geignements de nos maladies que l'imagination grossit et répercute, presque toutes nerveuses, rhumatismales, causées par ce ciel de vent et de flamme qui vous dévore la moelle, met tout l'être en fusion comme une canne à sucre; noté jusqu'aux crimes du Midi, explosions de passion, de violence ivre, ivre sans boire, qui déroutent, épouvantent la conscience des juges, venus d'un autre climat, éperdus au milieu de ces exagérations, de ces témoignages extravagants qu'ils ne savent pas *mettre au point*. C'est de ce cahier que j'ai tiré *Tartarin de Tarascon*, *Numa Roumestan*, et plus récemment *Tartarin sur les Alpes*. D'autres livres méridionaux y sont en projet, fantaisies, romans, études physiologiques : Mirabeau, marquis de Sade, Raousset-Boulbon, et *le Malade Imaginaire* que Molière a sûrement rapporté de là-bas. Et même de la grande histoire, si j'en crois cette ligne ambitieuse dans un coin du petit

cahier : *Napoléon, homme du Midi. — synthétiser en lui toute la race.*

Mon Dieu, oui. Pour le jour où le Roman de mœurs me fatiguerait par l'étroitesse et le convenu de son cadre, où j'éprouverais le besoin de m'espacer plus loin et plus haut, j'avais rêvé cela. donner la dominante de cette existence féerique de Napoléon, expliquer l'homme extraordinaire par ce seul mot très simple, LE MIDI, auquel toute la science de Taine n'a pas songé. Le Midi, pompeux, classique, théâtral, aimant la représentation, le costume, — avec quelques taches en rigole, — les estrades, les panaches, drapeaux et fanfares dans le vent. Le Midi familial et traditionnel, tenant de l'Orient la fidélité au clan, à la tribu, le goût des plats sucrés et cet inguérissable mépris de la femme qui ne l'empêche pas d'être passionné et voluptueux jusqu'au délire. Le Midi câlin, félin, avec son éloquence emportée, lumineuse, mais sans couleur, car la couleur est du Nord, — avec ses colères courtes et terribles, piaffantes et grimaçantes, toujours un peu simulées même

lorsqu'elles sont sincères, — tragédiante comédiante — tempêtes de Méditerranée, dix pieds d'écume sur une eau très calme. Le Midi superstitieux et idolâtre, oubliant volontiers les dieux dans l'agitation de sa vie



de Salamandre au bûcher, mais retrouvant ses prières d'enfance dès que menace la maladie ou le malheur. (Napoléon à genoux, priant, au soleil couché, sur le pont du *Northumberland*, entendant la messe deux fois par semaine dans la salle à manger de Sainte-Hélène.) Enfin, et par-dessus tout, la grande caractéristique de la race, l'imagination, que

nul homme d'action n'eut aussi vaste, aussi frénétique que lui. (Égypte, Russie, rêve de la conquête des Indes.) Tel est le Napoléon que je voudrais raconter dans les principaux actes de sa vie publique et le menu détail de sa vie intime, en lui donnant pour comparse, pour Bompard imitant et exagérant ses gestes, ses panaches, un autre Méridional, Murat, de Cahors, le pauvre et vaillant Murat qui se fit prendre et mettre au mur, ayant voulu lui aussi tenter son petit retour de l'île d'Elbe.

Mais laissons le livre d'histoire que je n'ai pas fait, que je n'aurai peut-être jamais le temps d'écrire, pour ce roman de *Numa* déjà vieux de plusieurs années et où tant de gens de mon pays ont prétendu se reconnaître, bien que chaque personnage y soit de pièces et de morceaux. Un seul, et comme il fallait s'y attendre, le plus cocasse, le plus invraisemblable de tous, a été pris sur le vif, strictement copié d'après nature, c'est le chimérique et délirant Bompard, méridional silencieux, comprimé, qui ne va que par explosions et dont les inventions dépassent

toute mesure, parce qu'il manque aux visions de cet imaginaire la prolixité de parole ou d'écriture qui est notre soupape de sûreté. Ce type de Bompard se trouve fréquemment chez nous, mais je n'ai bien étudié que le mien, aimable et doux compagnon que je croise quelquefois sur le boulevard et à qui la publication de *Numa* n'a pas causé la moindre humeur, car avec le tas de romans en fermentation dans sa cervelle, il n'a pas le temps de lire ceux des autres.

Du tambourinaire Valmajour, quelques traits sont réels, par exemple le petit récit *Ce m'est vénu, dé nuit*...., cueilli mot par mot sur sa lèvre ingénue. J'ai dit ailleurs la burlesque et lamentable épopée de ce Draguignanais que mon cher et grand Mistral m'expédiait un jour en ces termes : « Je t'adresse Buisson, tambourinaire ; pilote-le ». et l'innombrable série de fours que nous fîmes Buisson et moi, à la suite de son galoubet, dans les salons, théâtres et concerts parisiens. Mais la vraie vérité que je n'avais pu dire de son vivant, de peur de lui nuire, aujourd'hui que la mort a crevé son

tambourin, pécaïré ! et bouché de terre noire les trois trous de son flûtet, la voici. Buisson n'était qu'un faux tambourinaire, un petit bourgeois du Midi, clarinette ou



piston de fanfare municipale, ayant pour se distraire appris et perfectionné le maniement du galoubet et de la *massette* des vieilles fêtes paysannes de Provence. Quand il arriva à Paris, le malheureux ne savait pas un

air du terroir, ni aubade, ni farandole. Son répertoire se composait exactement de l'ouverture du *Cheval de Bronze*, du *Carnaval de Venise*, et des *Pantéïns de Violette*, le tout brillamment exécuté, mais manquant un peu d'accent pour un tambourinaire garanti par Mistral. Je lui appris quelques noëls de Saboly, *Saint José m'a dit*, *Ture-lure-lure le coq chante*, puis *les Pêcheurs de Cassis*, *les Filles d'Avignon*, et *la marche des Rois* que Bizet, quelques années plus tard, orchestrait si merveilleusement pour notre *Arlésienne*. Buisson, assez adroit musicien, notait les motifs à mesure, les répétait jour et nuit dans son garni de la rue Bergère, au grand émoi de ses voisins que cette musique sûrette et bourdonnante exaspérait. Une fois stylé, je le lâchai par la ville, où son français bizarre, son teint d'Éthiopie, d'épais sourcils noirs, aussi rejoints et drus que ses moustaches, en plus son répertoire exotique, trompèrent jusqu'aux méridionaux de Paris, qui le crurent un vrai tambourinaire, sans que cela fît rien, hélas! pour son succès.

Fourni tel quel par la nature, le type me

semblait compliqué, surtout en figure de second plan ; je le simplifiai donc pour mon livre. Quant aux autres personnages du roman, tous, je le répète, de Roumestan à la petite Audiberte, sont faits de plusieurs modèles et comme dit Montaigne, « un fagotage de diverses pièces ». De même pour Aps en Provence, la ville natale de Numa, que j'ai bâtie avec des morceaux d'Arles, de Nîmes, de Saint-Rémy, de Cavaillon, prenant à l'une ses arènes, à l'autre ses vieilles ruelles italiennes, étroites et cailloutées comme des torrents à sec, son marché du lundi sous les platanes massifs du tour-de-ville, puis un



peu partout ces claires routes provençales, bordées de grands roseaux, neigées et craquantes de poussière chaude, que je courais quand j'avais vingt ans, un vieux moulin, et toujours sur le dos ma grande cape de laine. La maison où je fais naître Numa est celle de mes huit ans, rue Séguier, en face l'Académie de Nîmes ; l'école des frères terrorisée par l'illustre Boute-à-Cuire et sa férule marinée dans le vinaigre, c'est l'école de mon enfance, les souvenirs de ma plus lointaine mémoire. « Oiseaux de prime », disent les Provençaux.

Voilà les dessous et praticables, très simples comme on voit, de ce *Numa Roumestan*, qui me paraît le moins incomplet de tous mes livres, celui où je me suis le mieux donné, où j'ai mis le plus d'invention, au sens aristocratique du mot. Je l'ai écrit dans le printemps et l'été de 1880, avenue de l'Observatoire, au-dessus de ces beaux marronniers du Luxembourg, bouquets géants tout pommés de grappes blanches et roses, traversés de cris d'enfants, de sonnettes de marchands de coco, de bouffées de cuivres

militaires. Sa confection m'a laissé sans fatigue, comme tout ce qui vient de source. Il parut d'abord dans l'*Illustration*, avec des dessins d'Émile Bayard, logé près de moi, de l'autre côté de l'avenue.

Plusieurs fois par semaine, le matin, j'al-



lais m'installer dans son atelier, lui racontant mon personnage à mesure que je l'écrivais, expliquant, commentant le Midi pour ce forcené Parisien qui en était encore au Gascon que l'on menait pendre et aux chansonnettes de Levassor sur la Canebière. N'est-ce pas, Bayard, que je vous l'ai joué, mon Midi, et mimé, et chanté, et les bruits de foule aux courses de taureaux, aux luttes

pour hommes et demi-hommes, et les cantiques des pénitents aux processions de la Fête-Dieu? Et c'est bien sûr vous ou l'un de vos élèves, que j'ai mené boire du carthagène et manger des barquettes rue Turbigo, « aux produits du Midi ».

Publié chez Charpentier, sous une chère dédicace qui m'a toujours porté bonheur et devrait figurer en tête de tous mes livres, le roman eut du succès. Zola l'honorait d'une flatteuse et cordiale étude, me reprochant seulement comme trop invraisemblable l'amour d'Hortense Le Quesnoy pour le tambourinaire; d'autres après lui m'ont fait la même critique. Et pourtant, si mon livre était à recommencer, je ne renoncerais pas à cet effet de mirage sur cette petite âme trépidante et brûlante, victime elle aussi de L'IMAGINATION. Maintenant, pourquoi poitrinaire? Pourquoi cette mort sentimentale et romance, cette si facile amorce à l'attendrissement du lecteur? Eh! parce qu'on n'est pas maître de son œuvre, parce que durant sa gestation, alors que l'idée nous tente et nous hante, mille choses s'y mêlent

draguées et ramassées en route au hasard de l'existence, comme des herbes aux mailles d'un filet. Pendant que je portais *Numa*, on m'avait envoyé aux eaux d'Allevard; et là, dans les salles d'inhalation, je voyais de jeunes visages, tirés, creusés, travaillés au couteau, j'entendais de pauvres voix sans timbre, rongées, des toux rauques, suivies d'un même geste furtif du mouchoir ou du gant guettant la tache rose au coin des lèvres. De ces pâles apparitions impersonnelles, une s'est formée dans mon livre, comme malgré moi, avec le train mélancolique de la ville d'eaux, son admirable cadre pastoral, et tout cela y est resté.

Numa Baragnon, mon compatriote, ancien ministre ou presque, trompé par une similitude de prénoms, fut le premier à se reconnaître dans Roumestan. Il protesta... Jamais on n'avait dételé sa voiture!... Mais une légende, retour d'Allemagne, la maladroite réclame d'un éditeur de Dresde eut bientôt remplacé le nom de Baragnon par celui de Gambetta. Je ne reviens plus sur cette niaiserie; j'affirme seulement que Gambetta

n'y croyait pas, qu'il fut le premier à s'en amuser.

Dînant un soir chaise à chaise, chez notre éditeur, il me demandait si le « quand je ne parle pas, je ne pense pas » de Roumestan était un mot fabriqué ou entendu.

« De pure invention, mon cher Gambetta.

— Eh bien, me dit-il, ce matin au conseil des ministres, un de mes collègues, Midi de Montpellier, celui-là, nous a déclaré *qu'il ne pensait qu'en parlant*.... Décidément le mot est bien de là-bas.... »

Et pour la dernière fois, j'entendis son grand beau rire.

Tous les méridionaux ne se montrèrent pas aussi intelligents, *Numa Roumestan* me valut des lettres anonymes furibondes, presque toutes au timbre des pays chauds. Les félibres eux-mêmes s'enflammèrent. Des vers lus en séance m'appelaient renégat, malfaiteur. « On voudrait lui battre l'aubade, — les baguettes tombent des mains... » disait un sonnet provençal du vieux Borelly. Et moi qui comptais sur mes compatriotes pour témoigner que je n'avais ni caricaturé, ni

menti. Mais non: interrogez-les, même aujourd'hui que leur colère est tombée, le plus exalté, le plus extrême Midi de tous prendra un air raisonnable pour répondre :

« Oh ! tout cela est bien *ézagéré !...* »





LES FRANCS-TIREURS

Écrit pendant le siège de Paris.

On prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis.... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, pré-

sidait à la fête et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Drôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes; et partout, sur le piano, sur le guéridon, pêle-mêle avec les coussins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et des revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore comme une odeur de pâtisseries de Nanterre, servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi.... Hélas! il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là....

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la détonation

sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien-être intime, qui monte des théières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain des pas pressés, un bruit de portes, et, l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

« Aux armes! aux armes! Le poste de Rueil est attaqué! »

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Rueil, comme qui dirait en Poméranie.... En un clin d'œil tout l'état-major est debout, armé, ceinturonné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela. La *première* est logée chez le curé; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

« Aux armes!... levez-vous! »

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la *seconde*....

Oh! ce petit village noir avec son clocher pointu couvert de neige, ces jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant derrière le grand sabre de l'adjudant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions l'appel d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes lourds de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes : « On attaque... on attaque... » tout cela sur le moment me faisait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise....

Voici la place de la Mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première salle où les estafettes attendent, le falot au poing; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, silhouette ado-

rable au milieu de ce branle-bas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de



bleu comme à l'orphelinat — qui dort devant le feu, un chassepot entre les jambes; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table

blanche de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué.... Décidément il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

« Arrivez vite... » dit Rueil.

« Nous arrivons... » répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop....

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un vieux loup dans une fosse de grand'garde : rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance : mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons

dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux, et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux....

Pour ma-part, j'y voyais très bien cette nuit-là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre.... Dans le petit chemin qui borde la voie, les francs-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de temps en temps un obus du mont Valérien passant comme un oiseau de nuit au-dessus de nos têtes, avec un formidable battement d'ailes.... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol, des coups de feu

lointains étoilaient l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

« Devant l'usine, en tirailleurs!... » commanda notre chef d'escouade.

« On va rien écoper!... » fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

« Qui est-ce qui a parlé?... C'est toi?...

— Oui, mon capitaine, je....

— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.

— Mais, mon capitaine....

— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi.... Ah! tu as peur d'écoper... file, file! »

Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens, qui espéraient sur-

prendre notre petit poste, — le trouvant sur ses gardes et à l'abri d'un coup de main, — s'étaient retirés prudemment; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Rueil, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans la salle d'attente....

Pauvre gare de Rueil que j'avais connue si joyeuse, si claire, gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousseline et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie, où nous parlions tout bas serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filet de jour venu du coin des officiers?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirailler le long de la Seine ou faire

une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau.... La nuit se passa ainsi sans encombre : puis au matin on nous renvoya....

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le tabellion souriait toujours paisiblement....





LE JARDIN DE LA RUE DES ROSIERS

Écrit le 22 mars 1871.

Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse!... Lorsque après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut derrière les moulins de Montmartre et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers, avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province, dans un de ces faubourgs paisibles où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la

lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornette frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siège a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux; puis sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle nous laisse entrer.... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe....

Sur le couloir qui mène de la petite cour pavée au jardin, s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, claires, aérées, tapissées de papier à fleurs. C'est là que l'ancien Comité central tenait ses séances. C'est là que, dans l'après-midi du 18, les deux généraux furent conduits et qu'ils sentirent l'angoisse de

leur dernière heure, pendant que la foule hurlait dans le jardin et que les déserteurs venaient coller leurs têtes hideuses aux fenêtres, flairant le sang comme des loups: là enfin qu'on rapporta les deux cadavres et qu'ils restèrent exposés pendant deux jours.

Je descends, le cœur serré, les trois marches qui mènent au jardin; vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites séparés par des treillages verts avec des portes qui sonnent.... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille de fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usines.

Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression.

Le temps est doux, le ciel très clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant. Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant. Seul, un grand mur, troué par les balles, et dont la crête est tout émiettée, se lève comme un témoin et me raconte le crime. C'est contre ce mur qu'on les a fusillés.

Il paraît qu'au dernier moment le général Lecomte, ferme et résolu jusqu'alors, sentit son courage défaillir. Il essaya de lutter, de s'enfuir, fit quelques pas dans le jardin en courant, puis, ressaisi tout de suite, secoué, traîné, bousculé, tomba sur ses genoux et parla de ses enfants :

« J'en ai cinq », disait-il en sanglotant.

Le cœur du père avait crevé la tunique du soldat. Il y avait des pères aussi dans cette foule furieuse : à son appel déchirant quelques voix émues répondirent; mais les implacables déserteurs ne voulaient rien entendre :

« Si nous ne le fusillons pas aujourd'hui, il nous fera fusiller demain. »

On le poussa contre la muraille. Presque aussitôt un sergent de la ligne s'approcha de lui :

« Général, lui dit-il, vous aller nous promettre.... »



Et tout à coup, changeant d'idée, il fit deux pas en arrière et lui déchargea son chassepot en pleine poitrine. Les autres n'eurent plus qu'à l'achever.

Clément Thomas, lui, ne faiblit pas une minute. Adossé au même mur que Lecomte, à deux pas de son cadavre, il fit

tête à la mort jusqu'au bout et parla très noblement. Quand les fusils s'abaissèrent, il mit, par un geste instinctif, son bras gauche devant sa figure, et ce vieux républicain mourut dans l'attitude de César.... A la place où ils sont tombés, contre ce mur froid et nu comme la plaque d'un jardin de tir, quelques branches de pêcher s'étalent encore en espalier, et, dans le haut, s'ouvre une fleur hâtive, toute blanche, que les balles ont épargnée, que la poudre n'a pas noircie....

... En sortant de la rue des Rosiers, par ces routes silencieuses qui s'échelonnent au flanc de la butte pleine de jardins et de terrasses, je gagne l'ancien cimetière de Montmartre, qu'on a rouvert depuis quelques jours pour y mettre les corps des deux généraux. C'est un cimetière de village, nu, sans arbres, tout en tombeaux. Comme ces paysans rapaces qui en labourant leurs champs font disparaître chaque jour un peu du chemin de traverse, la mort a tout envahi, même les allées. Les tombes montent les unes sur les autres.

Tout est comble. On ne sait où poser les pieds.

Je ne connais rien de triste comme ces anciens cimetières. On y sent tant de monde, et l'on n'y voit personne. Ceux qui sont là ont l'air d'être deux fois morts.

.... « Qu'est-ce que vous cherchez? » me demande une espèce de jardinier, fossoyeur, en képi de garde national, qui raccommode un entourage.

Ma réponse l'étonne. Il hésite un moment, regarde autour de lui, puis, baissant la voix :

« Là-bas, me dit-il, à côté de la capote. »

Ce qu'il appelle la capote, c'est une guérite en tôle vernie abritant quelques verroteries fanées et de vieilles fleurs en filigrane.... A côté, une large dalle nouvellement descellée. Pas de grille, pas d'inscription. Rien que deux bouquets de violettes, enveloppés de papier blanc, avec une pierre posée sur leurs tiges pour que le grand vent de la butte ne les emporte pas.... C'est là qu'ils dorment côte à côte. C'est dans ce tombeau de passage qu'en atten-

dant de les rendre à leurs familles, on leur a donné un billet de logement, à ces deux soldats.





UNE ÉVASION

Écrit pendant la Commune.

Un des derniers jours du mois de mars, nous étions cinq ou six attablés devant le café Riche, à regarder défiler les bataillons de la Commune. On ne se battait pas encore, mais on avait déjà assassiné rue des Rosiers, place Vendôme, à la préfecture de police. La farce tournait au tragique, et le boulevard ne riait plus.

Serrés autour du drapeau rouge, la musette de toile en sautoir, les communeux

marchaient d'un pas résolu dans toute la largeur de la chaussée, et de voir ce peuple en armes, si loin des quartiers du travail, ces cartouchières serrées autour des blouses de laine, ces mains d'ouvriers crispées sur les crosses des fusils, on pensait aux ateliers vides, aux usines abandonnées.... Rien que ce défilé ressemblait à une menace. Nous le comprenions tous, et les mêmes pressentiments tristes, mal définis, nous serraient le cœur.

A ce moment, un grand cocodès indolent et bouffi, bien connu de Tortoni à la Madeleine, s'approcha de notre table. C'était un des plus tristes échantillons de l'élégant du dernier Empire, mais un élégant de seconde main qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard toutes les originalités de la haute gandinerie, se décolletant comme Lutteroth, portant des peignoirs de femme comme Mouchy, des bracelets comme Narishkine, gardant pendant cinq ans sur sa cheminée une carte de Grammont-Caderousse; avec cela maquillé comme un vieux cabot, le parler avachi du Directoire: *Pa'ole*

d'honneu'.... Bonjou' ma'ame », tout le crottin du Tattershall à ses bottes, et juste assez de littérature pour signer son nom sur les glaces du café Anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se donner pour très fort en théologie et de promener d'un cabaret à l'autre cet air dédaigneux, fatigué, revenu de tout, qui était le suprême chic d'alors.

Pendant le siège, mon gaillard s'était fait attacher à je ne sais plus quel état-major, — histoire de mettre à l'abri ses chevaux de selle, — et l'on apercevait de temps en temps sa silhouette dégingandée paradant aux abords de la place Vendôme avec tous les beaux messieurs de plastron doré : depuis, je l'avais perdu de vue. De le retrouver là tout à coup au milieu de l'émeute, toujours le même dans ce Paris bouleversé, cela me fit l'effet à la fois lugubre et comique d'un vieux shapka du premier Empire, faisant en plein boulevard moderne son pèlerinage du 5 mai. On n'en avait donc pas fini avec cette race de petits-crevés ! Il en restait donc encore !... En vérité, je crois que si l'on m'eût donné à choisir,

j'aurais préféré ces enragés de la Commune qui montaient aux remparts un croûton de pain au fond de leur sac de toile. Ceux-là du moins avaient quelque chose dans la tête, un idéal vague, fou, qui flottait au-dessus d'eux et prenait des teintes farouches aux plis de ce haillon rouge pour lequel ils allaient mourir. Mais lui, ce grelot vide, cette cervelle en mie de pain....

Justement, ce jour-là, notre homme était plus fade, plus indolent, plus pourri de chic que jamais. Il vous avait un petit chapeau saison de bains à rubans bleus, la moustache empesée, les cheveux à la russe, une jaquette trop courte qui laissait tout à l'air, et pour s'achever, menait en laisse au bout d'une ganse de soie un petit havanais de catin, gros comme un rat, perdu dans son poil, l'air ennuyé et fatigué comme son maître. Ainsi fait, il se planta languissamment devant notre table, regarda les communeux défiler, dit je ne sais quelle niaiserie, puis avec un dandinement, un abandon inimitables, il nous déclara positivement que ces gens-là commençaient à lui échauffer

les oreilles, et qu'il allait de ce pas « offrir son épée à l'amiral!... » C'était dit, c'était lancé. Lasouche ni Priston n'ont jamais rien trouvé de plus comique.... Là-dessus il fit un demi-tour et s'éloigna tout alangui, avec son petit chien maussade.

Je ne sais pas s'il offrit, en effet, son épée à l'amiral, mais. en tout cas, M. Saisset n'en fit pas grand usage, car huit jours après, le drapeau de la Commune flottait sur toutes les mairies, les ponts-levis étaient hissés. la bataille engagée partout, et d'heure en heure on voyait les trottoirs s'élargir, les rues devenir désertes.... Chacun se sauvait comme il pouvait, dans des voitures de maraîchers, dans les fourgons des ambassades. Il y en avait qui se déguisaient en mariniers, en chauffeurs, en hommes d'équipe. Les plus romanesques franchissaient le rempart la nuit avec des échelles de corde. Les plus hardis se mettaient à trente pour prendre une porte d'assaut; d'autres, plus pratiques, s'en tiraient tout bonnement avec une pièce de cent sous. Beaucoup suivaient les corbillards et s'en

allaient dans la banlieue, errant à travers prés avec des parapluies et des chapeaux de soie, noirs de la tête aux pieds comme des huissiers de campagne. Une fois dehors, tous ces Parisiens se regardaient en riant, respiraient, gambadaient, faisaient la nique à Paris: mais la nostalgie de l'asphalte les prenait bien vite, et cette émigration, qui commençait en école buissonnière, devenait lourde et triste comme de l'exil.

Tout préoccupé de ces idées d'évasion, je suivais un matin la rue de Rivoli sous une pluie battante, quand je fus arrêté par une figure de connaissance. A cette heure-là, il n'y avait guère dans la rue que des balayeuses qui rangeaient la boue par petits tas luisants le long des trottoirs, et des files de tombereaux que des boueux remplissaient au fur et à mesure.... Horreur! c'est sous la blouse crottée d'un de ces hommes que je reconnus mon cocodès, et bien déguisé!... un feutre tout déformé, un foulard en corde autour du cou, le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette;* tout cela mouillé,

passé, fripé, noyé sous une couche de vase que le malheureux ne trouvait pas encore assez épaisse, car je le surpris piétinant au milieu des flaques et s'en envoyant jusque dans les cheveux. C'est même cet étrange manège qui me l'avait fait remarquer.



« Bonjour, vicomte, » lui dis-je tout bas en passant. Le vicomte pâlit sous ses éclaboussures, regarda très effrayé autour de lui ; puis, voyant tout le monde occupé, il reprit un peu d'assurance et me raconta qu'il n'avait pas voulu mettre son épée (toujours son épée!) au service de la Commune, et que le frère de son maître d'hôtel, entre-

preneur des boues de Montreuil, lui avait heureusement procuré ce moyen de sortir de Paris.... Il ne put pas m'en dire plus long. Les voitures étaient pleines, le convoi s'ébranlait. Mon homme n'eut que le temps de courir à son attelage, prit la file, fit claquer son fouet, et dia! hue! le voilà parti.... L'aventure m'intéressait. Pour en voir la fin, je suivis de loin les tombereaux jusqu'à la porte de Vincennes.

Chaque homme marchait à côté de ses chevaux, le fouet en main, menant l'attelage par une longe de cuir. Pour lui rendre la besogne plus facile, on avait mis le vicomte le dernier; et c'était pitié de voir le pauvre diable s'efforcer de faire comme les autres, imiter leur voix, leur allure, cette allure tassée, voûtée, somnolente, qui se berce au roulement des roues, se règle sur le pas des bêtes très chargées. Quelquefois on s'arrêtait pour laisser passer des bataillons qui descendaient du rempart. Alors il vous prenait un air affairé, jurait, fouettait, se faisait aussi charretier que possible, puis de loin en loin le cocodès reparaissait. Ce boueux

regardait les femmes. Devant une cartoucherie de la rue de Charonne, il s'arrêta un moment pour voir des ouvrières qui entraient. L'aspect du grand faubourg, tout ce grouillement de peuple semblait aussi l'étonner beaucoup. Cela se sentait aux regards effarés qu'il jetait de droite et de gauche, comme s'il arrivait en pays inconnu....

Et pourtant, vicomte, ces longues rues qui mènent à Vincennes, vous les aviez parcourues bien souvent par des beaux dimanches de printemps et d'automne, quand vous reveniez des courses, la carte verte au chapeau, le sac de cuir en bandoulière, en faisant « hep! » du bout du fouet.... Mais alors vous étiez si haut perché sur votre phaéton, il y avait autour de vous un tel fouillis de fleurs, de rubans, de boucles, de voiles de gaze, toutes ces roues qui se frôlaient vous enveloppaient d'une poussière si lumineuse, si aristocratique, que vous ne voyiez pas les fenêtres sombres s'ouvrant à votre approche, les intérieurs d'ouvriers où juste à cette heure-là on se

mettait à table; et quand vous aviez passé, quand cette longue traînée de vie luxueuse, de soies claires, d'essieux brillants, de chevelures voyantes, disparaissait vers Paris, emportant avec elle son atmosphère dorée, vous ne saviez pas combien le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd, ni ce que vous laissiez là de haine et de colère....

... Une volée de jurons et de coups de fouet coupa court à mon soliloque. Nous arrivions à la porte de Vincennes. On venait de baisser le pont-levis, et dans le demi-jour, les flots de pluie, cet encombrement de charrettes qui se pressaient, de gardes nationaux visitant les permis, j'aperçus mon pauvre vicomte se débattant avec ses trois grands chevaux, qu'il essayait de faire tourner. Le malheureux avait perdu la file. Il jurait, il tirait sur sa longe, suait à grosses gouttes. Je vous réponds qu'il n'avait plus l'air alangui.... Déjà les communeux commençaient à le remarquer. On faisait cercle, on riait : la position devenait mauvaise.... Heureusement le maître charretier vint à son

secours, lui arracha la bride des mains en le bousculant, puis d'un grand coup de fouet enleva l'attelage qui franchit le pont au galop, avec le vicomte derrière, courant et barbotant. La porte passée, il reprit sa



place, et le convoi se perdit dans les terrains vagues qui longent les fortifications.

C'était vraiment une piteuse sortie. Je regardais cela du haut d'un talus; ces champs de plâtras où les roues s'embourbaient, ce gazon fangeux et rare, ces hommes courbés par l'averse, cette file de tombereaux marchant pesamment comme

des corbillards.... On aurait dit un enterrement honteux, tout le Paris du bas-empire qui s'en allait noyé dans sa boue.





LES PALAIS D'ÉTÉ

Écrit pendant la Commune.

Après la prise de Pékin et le pillage du palais d'Été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin-Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la société parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge

dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons privilégiés une grande exhibition de chinoiseries.

On allait là comme à une vente de cocotte ou à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore, dans le demi-jour des pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie; et c'étaient de petits cris d'étonnement, des rires étouffés, une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traîne, et puis sur toutes les

lèvres ce mot magique de palais d'Été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri.

Cette année, la société de Berlin, de Munich, de Stuttgard, a eu, elle aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blanc et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris dans le pillage de nos palais d'été.

Car, eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un. Saint-Cloud, Meudon — ces jardins du Céleste Empire — ne leur ont pas suffi. Nos vainqueurs sont entrés partout; ils ont tout raflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques, qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de

nos maisonnettes blanches; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, se montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. S. A. R. le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme, le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est très bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petit-Poucet de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos

palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos faisanderies et nos garennes, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois....

Pauvre forêt de Sénart, si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses gardes chasse en habit vert! Comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la Couronne! Quelle bonne vie de chanoines! Quelle sécurité!... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyère, et tout un bataillon de faisanneaux défilait en sautillant entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés dans un jardin de séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils!

Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène — désignait d'avance quelques poules faisanes hors d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs coups avec grâce en criant : « Vive l'Empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

Vous pensez quelle stupeur, les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents rabatteurs en bérets crasseux sont venus un matin se ruer sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux où Mme de Pompadour venait épier le passage de Louis XV, on a vu luire les sabretaches et les casques pointus de l'état-major saxon ! En vain les chevreuils essayaient de fuir,

en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe! » le dur Saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini ; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écureuils, auxquels les fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé toucher, parce que les geais sont blanc et noir aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écureuils est de ce marron fauve si cher à M. de Bismarck.

Je tiens ces détails du père La Loué, vrai type du forestier de Seine-et-Oise, avec son accent traînard, son air madré, ses petits yeux clignotant dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre

nous vînmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disait-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher ! »

Là-dessus nous nous séparâmes.... Je n'étais pas sans inquiétude sur son compte. Souvent, pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque par-dessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraissé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là ? Je n'ai pas osé le lui demander ; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert.... Brave père La Loué ! Il savait si bien sa forêt ! Il y aura promené le prince de Saxe.

C'est peut-être une mauvaise pensée que

j'ai là; mais je connais mes paysans, et je



sais ce dont ils sont capables.... Le vaillant

peintre Eugène Leroux — blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez des vignerons de la Beauce — nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« Vous êtes donc un ancien militaire? lui demandaient-ils toujours.

— Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

— Eh ben! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre...?

— Mais on ne m'a rien fait signer....

— Enfin, quoi! quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup! »

Voilà le paysan français.... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts manger du pain de chien avec nous; mais les autres, je m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et con-

sommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au paysage le temps de s'assainir.... Quand je pense que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions le soir nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout: alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraye encore plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

Ah! si les Parisiens, au moment du siège, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs; si nous avions pu rouler les pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble: quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une Ile-de-France que les Prussiens n'auraient jamais vue!...





LE NAUFRAGE

Champrosay, 25 *mai* 1871.

Et voici le jardin charmant
Parfumé de myrte et de rose...

... Hélas! cette année le jardin est toujours plein de roses, mais la maison est pleine de Prussiens. J'ai porté ma table au fond du jardin, et c'est là que j'écris, dans l'ombre fine et le parfum d'un grand genêt tout bourdonnant d'abeilles, qui m'empêche de voir les tricots de Poméranie pendus

et séchant à mes pauvres persiennes grises.

Je m'étais pourtant bien juré de ne venir ici que longtemps après qu'*ils* seraient partis; mais il fallait fuir l'horrible conscription Cluseret et je n'avais pas d'autre refuge.... Et c'est ainsi. qu'à moi, comme à bien d'autres Parisiens, aucune des misères de ce triste temps n'aura été épargnée : angoisses du siège, guerre civile, émigration, et, pour nous achever, l'occupation étrangère. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus, en dehors des choses, c'est une impression singulière, — après six heures de marche sur ces belles routes de France, toutes blanches de la poussière des bataillons prussiens, — d'arriver à sa porte et d'y trouver, sous les grappes pendantes des ébéniers et des acacias, un écriteau allemand en lettres gothiques :

5e compagnie
Boehm,
sergent-major
et trois hommes.

Ce M. Boehm est un grand garçon silen-

cieux et bizarre, qui garde les volets de sa chambre toujours fermés, se couche et mange sans lumière. Avec cela, l'air trop à l'aise, le cigare aux dents et d'une exigence !... Il faut à sa seigneurie une pièce pour lui, une pour son secrétaire, une pour son domestique. Défense d'entrer par cette porte, de sortir par celle-là. Est-ce qu'il ne voulait pas nous empêcher d'aller dans le jardin ?... Enfin le maire est venu, le hauptmann s'en est mêlé, et nous voilà chez nous. Ce n'est pas gai chez nous, cette année. Quoi qu'on en ait, ce voisinage vous gêne, vous blesse. Cette paille qu'on hache autour de vous, dans votre maison, se mêle à ce que vous mangez, fane les arbres, brouille la page du livre, vous entre dans les yeux, vous donne envie de pleurer. L'enfant lui-même, sans qu'il s'en rende bien compte, est sous le coup de cette étrange oppression. Il joue tout doucement dans un coin du jardin, retient son rire, chante à mi-voix, et le matin, au lieu de ses réveils ébouriffés et pleins de vie, il se tient bien tranquille, les yeux grands ou-

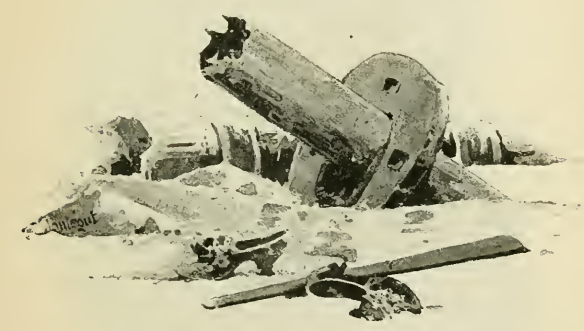
verts derrière ses rideaux et demande tout bas de temps en temps :

« Est-ce que je peux me réveiller? »

Encore si nous n'avions que les tristesses de l'occupation pour nous gâter notre printemps; mais le plus dur, le plus cruel, c'est ce roulement de canons et de mitrailleuses qui nous arrive dès que le vent souffle de Paris, secouant l'horizon, déchirant sans pitié les matins de brume rose, bouleversant d'orages ces belles nuits de mai si claires, ces nuits de rossignols et de grillons.

Hier soir surtout, c'était terrible. Les coups se succédaient, furieux, désespérés, avec un perpétuel battement d'éclairs. J'avais ouvert ma fenêtre du côté de la Seine, et j'écoutais — le cœur serré — ces bruits sourds qui venaient jusqu'à moi, portés sur l'eau déserte et le silence.... Par moments, il me semblait qu'il y avait là-bas, dans l'horizon, un grand navire en détresse, qui tirait son canon d'alarme avec furie, et je me rappelais qu'il y a dix ans, par une nuit semblable, j'étais sur la terrasse d'une

hôtellerie de Bastia à écouter une canonnade funèbre que la haute mer nous envoyait ainsi, comme un cri perdu d'agonie et de colère. Cela dura toute la nuit; puis, au matin, on trouvait sur la plage, dans une



mêlée de mâts rompus et de voiles, des souliers à bouffettes claires, une batte d'arlequin et des tas de haillons pailletés d'or, enrubannés, tout ruisselants d'eau de mer, barbouillés de sang et de vase. C'était, comme je l'appris plus tard, ce qui restait du naufrage de la *Louise*, grand paquebot venant de Livourne à Bastia, avec une troupe de mimes italiens.

Pour qui sait ce qu'est la bataille de nuit avec la mer, la lutte à tâtons et stérile contre



l'irrésistible force ; pour qui se représente bien les derniers moments d'un navire, le gouffre qui monte, la mort lente et sans grandeur, la mort mouillée ; pour qui con-

naît les rages, les espoirs fous suivis d'un abattement de brute, l'agonie ivre, le délire, les mains aveugles qui battent l'air,



les doigts crispés s'accrochant à l'insaisissable, cette batte d'arlequin, au milieu d'épaves sanglantes, avait quelque chose de burlesque et de terrifiant. On se figurait la

tempête tombant en coup de foudre pendant une représentation à bord, la salle de spectacle envahie par la mer, l'orchestre noyé, pupitres, violons, contre-basses roulant pêle-mêle, Colombine tordant ses bras nus, courant d'un bout de la scène à l'autre, morte d'épouvante et toujours rose sous son fard ; Pierrot, que la terreur n'a pu blêmir, grimpé sur un portant, regardant le flot monter, et dans ses gros yeux arrondis pour la farce, ayant déjà l'horrible vertige de la mort ; Isabelle empêtrée dans ses jupes de cérémonie, tout en larmes et coiffée de fleurs, ridicule par sa grâce même, roulant sur le pont comme un paquet, se cramponnant à tous les bancs, bégayant des prières enfantines ; Scaramouche, un tonnelet d'eau-de-vie entre ses jambes, riant d'un rire hébété et chantant à tue-tête, pendant qu'Arlequin, frappé de folie, continue à jouer la pièce gravement, se dandine, fait siffler sa batte, et que le vieux Cassandre, emporté par un coup de mer, s'en va là-bas, entre deux vagues, avec son habit de velours marron

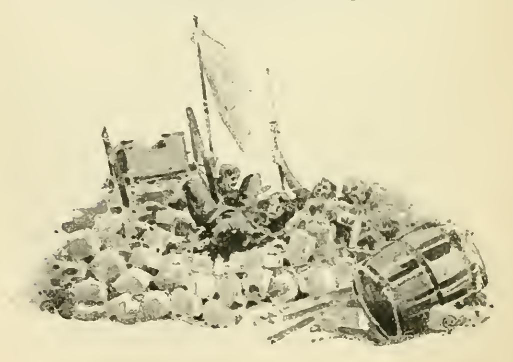
et sa bouche sans dents toute grande ouverte....

Eh bien, ce naufrage de saltimbanques, mascarade funèbre, parade *in extremis*, toutes ces convulsions, toutes ces grimaces ont passé devant moi hier soir à chaque



secousse de la canonnade. Je sentais que la Commune, près de sombrer, tirait sa volée d'alarme. A chaque minute je voyais le flot monter, la brèche s'élargir, et, pendant ce temps-là, les hommes de l'Hôtel de ville, accrochés à leurs tréteaux, continuant à décréter, décréter, dans le fracas du vent et de la tempête; puis un dernier coup de mer, et le grand navire, s'englou-

tissant avec ses drapeaux rouges, ses écharpes d'or, ses délégués en robes de juges, en habits de généraux, ses bataillons d'amazones guêtrées, empanachées, ses soldats du Cirque, affublés de képis espagnols, de toques garibaldiennes, ses lanciers polonais, ses turcos de fantaisie, ivres, furieux, chantant et tourbillonnant.... Tout cela s'en allait pêle-mêle à la dérive, et de tant de bruit, de folies, de crimes, de pasquinades, même d'héroïsmes, il ne restait plus qu'une écharpe rouge, un képi à huit galons et une polonaise à brandebourgs, retrouvés un matin sur la rive, tout souillés de vase et de sang.





HISTOIRE DE MES LIVRES

LES ROIS EN EXIL

Voici bien certainement celui de tous mes livres qui m'a donné le plus de mal à mettre debout, celui que j'ai le plus longtemps porté, gardé dans ma tête, à l'état de titre et d'obscure ébauche, tel qu'il m'apparut un soir d'octobre, sur la place du Carrousel, dans la

déchirure tragique faite au ciel parisien par l'écroulement des Tuileries.

Des princes dépossédés s'exilant à Paris après faillite, descendus rue de Rivoli, et au réveil, le store levé sur le balcon d'hôtel, découvrant ces ruines, ce fut la vision première des *Rois en exil*. Moins un roman qu'une étude historique, puisque le roman est l'histoire des hommes et l'histoire le roman des rois. Non pas l'étude historique telle qu'on la pratique généralement chez nous, la compilation morne, poudreuse, tâtillonne, un de ces gros bouquins chers à l'Institut qu'il couronne chaque année sans les ouvrir et sur lesquels on pourrait écrire *usage externe*, comme sur les verres bleus de la pharmacopée: mais un livre d'histoire moderne, vivant, capiteux, d'une documentation terriblement brûlante et ardue, qu'il fallait arracher des entrailles mêmes de la vie, au lieu de le déterrer dans la poussière des archives.

A mes yeux, la difficulté de l'œuvre était surtout là, dans cette chasse aux modèles, aux renseignements vrais, dans l'ennui de

tout ce reportage commandé par la nouveauté d'un sujet tellement loin de moi, de mon milieu, hors de mes habitudes d'existence et d'esprit. Jeune homme, j'avais souvent frôlé la perruque d'un noir macabre du duc de Brunswick traînant les étroits corridors des restaurants de nuit dans l'haleine chaude du gaz, des patchoulis et des épices ; chez Bignon, sur le divan du fond m'était un soir apparu Citron-le-Taciturne mangeant une tranche de foie gras en face d'une fille de carrefour, et encore, à la sortie d'un dimanche du Conservatoire, la haute et fière stature du roi de Hanovre aveugle et tâtonnant entre les colonnes du péristyle, au bras de la touchante princesse Frédérique, qui l'avertissait quand il fallait saluer. Rien que de très vague en somme, aucune notion précise sur l'intime de ces princes réfugiés, sur la façon dont ils menaient leur disgrâce, dont l'exil, l'air de Paris les avait impressionnés, ce qu'il restait de dorure à leurs manteaux de cour et de cérémonial en leurs logis de rencontre.

Pour savoir cela il me fallut beaucoup de

10.

temps et des courses sans nombre, mettre en route toutes mes relations de vieux Parisien du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le tapissier qui meublait l'hôtel royal de la rue de Presbourg jusqu'au grand seigneur diplomate invité comme témoin à l'abdication de la reine Isabelle, — happer au vol la confidence mondaine, feuilleter des notes de police et des devis de fournisseurs; puis, quand j'eus touché le fond de toutes ces existences de monarques, constaté les fières détresses, les dévouements héroïques à côté des manies, des décrépitudes, des fêlures à l'honneur et des consciences lézardées, je laissai de côté mon enquête, je n'en gardai que des détails typiques empruntés çà et là, des traits de mœurs, de mise en scène, et l'atmosphère générale où mon drame devait se mouvoir.

Pourtant, par une faiblesse dont j'ai fait déjà l'aveu, ce besoin de réalité qui m'opprime et m'oblige à toujours laisser l'étiquette de la vie au bas de mes inventions le plus soigneusement démarquées, après avoir installé d'abord mon ménage royal rue de

la Pompe, dans le petit hôtel du duc de Madrid avec qui Christian d'Illyrie avait plus d'un point de ressemblance, je le transportai rue Herbillon, à deux pas du grand faubourg et de ses fêtes foraines où je voulais que Méraut montrât le peuple à Frédérique et lui apprît à ne plus le craindre. Le roi et la reine de Naples ayant longtemps habité la rue Herbillon, on a dit dans le public que c'était eux que j'avais eu l'intention de peindre; mais j'affirme qu'il n'en est rien, et que j'ai promené dans un décor authentique un couple royal de pure invention.

Méraut, lui, est pris à la vie, il est réel, du moins jusqu'à mi-corps, et la façon dont je fus amené à le mettre dans mon livre mérite que je la raconte. Bien résolu à ne pas écrire un pamphlet, et à faire plaider à l'un de mes personnages la cause de la légitimité et du droit divin, j'essayais de m'échauffer pour elle, de ranimer les convictions de ma toute jeunesse, par la lecture de Bonald, de Joseph de Maistre, de Blanc Saint-Bonnet, ceux que d'Aurevilly appelle « les

prophètes du passé. » Un jour, dans un vieil exemplaire de la « Restauration française » acheté sur les quais, au bas d'une lettre



d'envoi de l'auteur publiée entre deux pages, je découvris ce post-scriptum que je copie textuellement : « Si vous avez besoin de quelque jeune homme instruit, éloquent, adressez-vous *de ma part* à M. Thérion,

18, rue de Tournon, hôtel du Luxembourg. »

Tout de suite je revis ce grand garçon aux yeux noirs flambants, que je rencontrai dès mon arrivée à Paris, toujours des livres sous le bras, sortant d'un cabinet de lecture ou flairant les bouquins aux devantures de l'Odéon, long diable ébouriffé, assurant d'un geste, le même, répété comme un tic, ses lunettes sur un nez camard, ouvert, sensuel, épris de vie. Éloquent certes, et savant, et bohème! Tous les débits de prunes du Quartier l'ont entendu affirmer sa foi monarchique, et, avec des gestes larges, une voix persuadante et chaude, tenir attentif son auditoire noyé dans la fumée des pipes. Ah! si je l'avais eu là, vivant, quel ressort pour mon livre! Il lui aurait soufflé son feu, sa vigueur de loyalisme; quels renseignements sur son passage à la cour d'Autriche, où il était allé élever des petits princes et dont il revint désillusionné, atteint dans son rêve! Mais il était disparu déjà depuis des années, mort de misère, ce Constant Thérion, et malheureusement je l'avais plutôt rencontré que connu; mes yeux de ce temps-là n'étaient pas encore

débrouillés, j'étais trop jeune, plus occupé de vivre que d'observer. Alors, pour suppléer aux détails qui me manquaient sur lui, je songeai à le faire de mon pays, de Nîmes, de cette « Bourgade » travailleuse d'où venaient tous les ouvriers de mon père, à mettre dans sa chambre ce cachet rouge, *Fides, Spes*, que j'avais vu chez mes parents, dans la salle où l'on chantait « Vive Henri IV! », le couplet de dessert de toutes nos fêtes de famille; à l'entourer de ces traditions royalistes au milieu desquelles j'ai grandi, que j'ai gardées jusqu'à l'âge de l'esprit ouvert et de la pensée affranchie. En y mêlant mon Midi, mes souvenirs d'enfance, je rapprochais le livre de moi. Méraut trouvé, Thérion si vous aimez mieux, qui pouvait l'amener dans la maison royale? L'éducation d'un prince? de là Zara. Et juste au même moment, un malheur arrivé dans une maison amie, un enfant frappé à l'œil par la balle d'une carabine de salon, me donnait l'idée du pauvre faiseur de rois démolissant son œuvre lui-même.

Les visions du sommeil s'impressionnent

des réalités de la vie. Dans un temps où je rêvais beaucoup, j'avais pris l'habitude d'écrire mes rêves, au matin, en les accompagnant de notes explicatives : « Fait ceci la veille... dit cela... rencontré un tel. » Eh bien! je pourrais au bas des *Rois en exil* mettre des notes de ce genre. A la suite du chapitre de la foire aux pains d'épices, où Méraut porte sur ses épaules le petit roi qui a peur, j'écrirais : « Hier, visite à la rue Herbillon. — Couru les bois de Saint-Mandé avec un de mes enfants. — Dimanche de Pâques. — Bruits de fête. — Nous voilà dans la foule, remuante, houleuse. — Le petit a peur. Je le prends sur mon dos pour quitter le champ de foire. » Ailleurs, à la fin du chapitre sur le bal héroïque à l'hôtel de Rosen, je noterais que, un jour, à l'exposition de 78, écoutant la musique tzigane en buvant du tockai, les vibrations du cymbalum m'ont rappelé un bal polonais chez la comtesse Chodsko, bal de départ et d'adieu, donné en l'honneur de ces jeunes gens dont beaucoup ne devaient pas revenir. Et puis, quand on porte un livre,

qu'on ne pense qu'à lui, que de bonheurs, de bizarres coïncidences, de rencontres miraculeuses! J'ai dit la petite lettre de Blanc Saint-Bonnet. Un autre jour c'était le procès intenté par le duc de Madrid contre Boët, son aide de camp, les bijoux engagés, la Toison d'or vendue; puis une adjudication au Tattershall, les voitures de gala du duc de Brunswick achetées par l'Hippodrome: ensuite, à la salle Drouot, la vente de deux couronnes montées appartenant à la reine Isabelle. Et c'est le jour où j'étais allé à « l'Hôtel » pour suivre cette vente, qu'un highlifeur, idiot superbe, avançant sa tête entre deux épaules d'Auvergnats, me criait dans la bousculade : « Où fait-on la fête ce soir? » Un mot bête que j'ai lancé et qui a eu la fortune de tous les mots bêtes. Une autre fois je voyais passer devant la *Librairie nouvelle* l'enterrement du vieux roi de Hanovre, conduit par le prince de Galles. Belle page à écrire, ce convoi royal en exil. Malheureusement j'étais gêné par les enterrements de mes livres précédents, Mora, Désirée, le petit roi Madou-Ghezo. Mais tout cela m'assurait que je faisais un

livre bien de mon temps, arrivant à son heure.



J'ai écrit « les Rois » place des Vosges, au fond d'une grande cour où des touffes d'herbe

verte découpaient en carrés les pavés inégaux, dans un petit pavillon envahi d'un reflet de vignes vierges, pan oublié de l'hôtel Richelieu. Dedans, vieilles boiseries Louis XIII, dorures presque éteintes, cinq mètres de plafond ; dehors, balcon en fer forgé mangé de rouille à sa base. C'était bien là le cadre qu'il fallait à cette histoire mélancolique. Dans ce grand cabinet de travail je retrouvais, chaque matin, les personnages de mon imagination, vivants, comme des êtres, en groupes autour de ma table. La besogne fut acharnée, tyrannique. Je n'avais d'autres sorties que le matin, dans le petit jour d'hiver, la conduite de mon fils au lycée Charlemagne par les ruelles éclaboussantes de ce coin du Marais, passage Eginhard, le ghetto où fermentait la brocante du père Leemans et où je croisais la descente sur Paris des petites ouvrières bien peignées, graine de Sephoras aux nez arqués, allantes et rieuses. De temps à autre une course en ville, une poursuite de renseignement, une recherche de maison, l'antre de Tom Lewis, le couvent des Franciscains, rue des Fourneaux,

Tout à coup, au cœur du livre, en pleine effervescence de ces heures cruelles qui sont les meilleures de la vie, interruption subite, craquement de la machine surmenée. Cela commença, en travaillant, par des sommes d'une minute, des assoupissements d'oiseau, un tremblement d'écriture, une langueur interrompant la page, troublante, invincible. Il fallut s'arrêter au milieu de l'étape, laisser passer la fatigue. Je comptais sur les soins du bon docteur Potain, sur le repos de la campagne, pour rendre le ressort et la force à mes nerfs distendus. De fait, après un mois de Champrosay, d'ivresse de senteurs vertes dans les bois de Sénart, ce fut un bien-être, une dilatation extraordinaire. Le printemps montait; ma sève réveillée bouillonnait, fermentait comme la sienne, refleurissait les attendrissements de ma vingtième année. Inoubliable m'est restée l'allée de forêt où dans la feuillure épaisse des noisetiers et des chênes verts, j'ai écrit la scène du balcon de mon livre. Puis, brusquement, sans douleur, une hémoptysie violente m'éveillait, la bouche âcre et sanglante. J'eus

peur, je crus que c'était la fin, qu'il fallait s'en aller, laisser l'œuvre inachevée : et dans un adieu qui me semblait l'adieu suprême, j'eus tout juste la force de dire à ma femme, au cher compagnon de toutes les heures bonnes ou mauvaises : « Finis mon bouquin ».

L'immobilité, quelques jours de lit, combien cruels avec toute cette rumeur de livre continuée dans ma tête, et le danger passait. Tout sert. Tourgueneff, peu de temps avant de mourir, ayant eu à supporter une opération douloureuse, notait dans son esprit toutes les nuances de la douleur. Il voulait, disait-il, nous conter cela dans un de ces dîners que nous faisions alors avec Goncourt et Zola. Moi aussi, j'analysais mes souffrances, et j'ai fait servir à la mort d'Élysée Méraut les sensations de ces instants d'angoisse.

Doucement, peu à peu, je repris mon travail. Je l'emportai aux eaux d'Allevard où l'on m'envoyait. Là, dans une des salles d'inhalation, je fis la rencontre d'un vieux médecin très original, fort savant, le docteur Roberty, de Marseille, qui me donna l'idée du type

de Bouchereau et de l'épisode qui termine mon livre. Car, soutenu par la vaillante qui guidait ma plume encore hésitante, je vins à bout de l'œuvre tout de même. Mais, je le sentais, quelque chose était cassé dans moi ; désormais je ne pourrais plus traiter mon corps comme une loque, le priver de mouvement et d'air, prolonger les veillées jusqu'au matin pour l'amener à la fièvre des belles trouvailles littéraires.

∴

Le roman parut dans le journal *le Temps*, puis à la librairie Dentu. La presse et le public lui firent accueil, même les journaux légitimistes. Armand de Pontmartin disait dans la *Gazette de France :* « J'ignore si Alphonse Daudet a écrit son livre sous une inspiration républicaine. Ce que je sais mieux, ce qui résume mon impression de lecture, c'est ce qu'il y a de beau, d'émouvant, de pathétique, de réconfortant dans les *Rois en exil;* ce qui en rachète les cruautés, ce qui dérobe ce roman aux triviales laideurs du réalisme, c'est justement

le sentiment royaliste. C'est l'énergique résistance de quelques âmes hautes et fières à cette débâcle où le bal Mabille, les coulisses, le grand Club, le grand Seize, achèvent d'engloutir les royautés vaincues. »

Au milieu d'articles élogieux, un éreintement de Vallès, qui prend l'intérieur de Tom Lewis pour une invention à la Ponson du Terrail. Ceci m'a prouvé ce que je savais déjà, que de Paris l'auteur de la « Rue » ne connaissait que la rue, la rue faubourienne, la circulation funambulesque et le trottoir; il n'est jamais entré dans les maisons. Entre autres reproches, il m'accusait d'avoir trahi, défiguré Thérion. J'ai déjà répondu que Méraut n'était pas absolument Thérion. Par surcroît, voici quelques lignes d'une lettre que je reçus avec un portrait, sitôt après la publication de mon livre :

« Vous deviez bien l'aimer, ce cher Élysée, pour lui donner la place d'honneur dans les *Rois en exil*. Tous ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais.... Grâce à vous, Élysée Méraut vivra aussi longtemps que les *Rois en exil*. Votre livre sera désormais pour moi

et les miens un livre d'ami, un livre de famille. »

Cette lettre est du frère de Thérion.

Puis le tapage s'éteignit. Paris passait à d'autres lectures ; moi j'étais satisfait d'avoir écrit un livre que mon père, royaliste ardent, eût lu sans chagrin, d'avoir prouvé que les mots me venaient encore et que je n'étais pas tout à fait déprimé, comme mes ennemis en avaient manifesté l'espoir.

Cependant plusieurs auteurs dramatiques désiraient tirer une comédie de mon œuvre ; j'hésitais à les laisser faire, quand un Italien écrivit le drame sans me consulter pour un théâtre de Rome. Cette tentative me décida. A qui donner la pièce pourtant ? Gondinet était tenté, mais la politique lui faisait peur. Coquelin, à qui j'en parlai, me dit qu'il avait quelqu'un ; si je voulais lui confier la chose, on m'apprendrait plus tard le nom de mon collaborateur. J'aime beaucoup Coquelin, j'ai confiance en lui, je le laissai faire. Il me lisait la pièce acte par acte, à mesure qu'ils étaient bâtis ; je trouvais l'œuvre éloquente, d'une prose large,

spirituelle, bien dialoguée. Dès le milieu du premier acte, deux mots dans la bouche d'Élysée Méraut, qui dit que Hezeta l'avait « achevé d'imprimer », me mirent sur la piste de l'auteur. — « C'est quelqu'un de chez Lemerre. » On sait en effet que le libraire du passage Choiseul signe le nom des imprimeurs à la fin des beaux poèmes qu'il publie. C'est ainsi que je découvris mon collaborateur Paul Delair, écrivain de grand talent, un peu confus parfois, mais avec des éclairs et de la grandeur, un poète.

La pièce me convenait, seul le dernier acte me semblait dur. Il se passait dans le garni de la rue Monsieur-le-Prince, au lit de mort d'Élysée Méraut. A la fin le roi Christian entre-bâillait la porte : « Est-ce ici mademoiselle Clémence? » Dans mon petit salon de l'avenue de l'Observatoire, quand Coquelin nous lut le travail de Delair, tous eurent la même impression que moi. Gambetta était venu ce soir-là ainsi qu'Edmond de Goncourt, Zola, Banville, le docteur Charcot, Ernest Daudet, Édouard Drumont, Henry Céard. D'avis unanime, il



fallait changer le dernier acte, qui était trop dangereux. Delair nous écouta, modifia la fin, atténua; peines perdues! nous étions condamnés avant d'être joués. J'en eus la conviction dès la répétition générale. La pièce avait été bien montée, certes; la meilleure troupe du Vaudeville l'interprétait, la direction n'avait pas ménagé sa peine, et cependant je n'ai jamais vu une salle tendue, hostile comme celle de la première. On siffla le lendemain, et tous les jours suivants: — voir le *Gaulois* de cette époque. Tous les soirs les cercles envoyaient des délégués pour faire du tapage. Des scènes entières, très belles, très émouvantes, passaient dans le bruit sans que l'on entendît une phrase. Des tirades comme celle où il est parlé d'un Bourbon courant après l'omnibus étaient marquées d'avance. Ah! s'ils avaient su de qui je tenais ce détail! Et l'entrée superbe de Dieudonné, l'ivresse en habit noir pendant le chœur héroïque de la marche de Pugno! La mode vint d'aller là « bahuter » comme à la salle Taitbout. Et puis, sous cette indignation factice des gan-

dins, il y avait en somme une grande indifférence de la salle. Le public parisien, bien moins monarchiste que moi, restait profondément insensible à des misères royales; c'était trop en dehors des conventions habituelles, aussi loin de sa pitié que les incendiés de Chicago et les inondés du Mississipi.

A part quelques feuilletons d'indépendants tels que Geffroy, Durranc, la critique suivit le public, c'est son rôle aujourd'hui; et la pièce eut le bénéfice d'un universel éreintement. Quoique seul Paul Delair parût en nom sur l'affiche, ce fut moi surtout qui restai plusieurs semaines en butte aux calomnies, aux outrages de toutes sortes. Je fais de ces injures le cas qu'elles méritent. Par la multiplicité des journaux et la clameur des reportages, la voix de Paris est devenue un écho assourdissant de montagne, qui décuple le bruit des causeries, répercute tout à l'infini, étouffe, en l'élargissant, le ton juste du blâme et de l'éloge. Pourtant j'ai noté une de ces calomnies que je veux relever. On a prétendu que mon livre était une flatterie au

gouvernement, que, commencé en faveur de la royauté pendant le « Seize Mai », il avait fait volte-face après la chute du maréchal et



tourné à la république triomphante. Ceux qui ont dit cela, qui ont cru qu'une œuvre une fois structurée peut être ainsi, par caprice, par intérêt, menée à droite ou à gauche; ceux-là n'ont jamais bâti un livre, du moins

auraient-ils pu réfléchir, chercher dans quel but j'aurais fait ce dont ils m'accusaient. Je n'ai besoin de rien ni de personne, je vis chez moi, je ne sollicite ni emplois, ni distinction, ni avancement. Alors pourquoi?

Quant au reproche d'avoir écrit un pamphlet de parti pris, il n'est pas plus vrai. Le livre et la pièce restent au-dessous de la vérité. J'ai laissé à la royauté une part assez belle; si cette part n'est pas meilleure, à qui la faute? La monarchie a posé devant moi; comme toujours j'ai écrit d'après nature. D'ailleurs je n'ai pas été le premier à constater l'affaissement des âmes royales en exil. Dans les admirables « mémoires d'outre-tombe », que j'avais eus tout le temps sur ma table, en travaillant, Chateaubriand raconte avec autrement de cruauté que moi la niaiserie, l'aveuglement de la cour de Charles X en Angleterre.

« De son sopha, Madame voyait à travers la fenêtre ce qui se passait au dehors, elle nommait les promeneurs et les promeneuses. Arrivèrent deux petits chevaux avec deux jockeys vêtus à l'écossaise. Madame cessa

de travailler, regarda beaucoup et dit : « C'est madame ... (j'ai oublié le nom) qui va dans la montagne avec ses enfants. » Marie-Thérèse, curieuse, sachant les habitudes du voisinage, la princesse des trônes et des échafauds descendue de la hauteur de sa vie au niveau des autres femmes, m'intéressait singulièrement. Je l'observais avec une sorte d'attendrissement philosophique. »

Et, quelques pages plus loin :

« J'allai faire ma cour au Dauphin, notre conversation fut brève :

— Comment Monseigneur se trouve-t-il à Butscherad ?

— Vieillotant.

— C'est comme tout le monde, Monseigneur.

— Et votre femme ?

— Monseigneur, elle a mal aux dents.

— Fluxion ?

— Non, Monseigneur, temps.

— Vous dînez chez le roi ? Nous nous reverrons.

Et nous nous quittâmes. »

Et quel réquisitoire que le livre de

M. Fourneron, *Histoire des émigrés pendant la Révolution française*! La tenue du comte d'Artois et du comte de Provence en exil, pendant que leur frère est prisonnier au Temple, envoyé à l'échafaud, la rivalité des maîtresses, madame de Polastron et madame de Balbi!

Ma descente de Gravosa a paru incroyable, monstrueuse, inventée à plaisir. Mais lisez l'histoire de Quiberon, l'aventure de ces malheureux soldats vendéens à qui on a promis un prince du sang pour marcher à leur tête, attendant, espérant le comte d'Artois qui reste au large, en mer, sans oser descendre, et qui écrit à d'Harcourt : « On ne voit que des troupes républicaines sur les côtes. » Ceux qui les lui faisaient voir, le baron de Roll et ses amis, imaginaient chaque jour des prétextes pour éluder le débarquement. L'héroïque Rivière, les comtes d'Autichamp, de Vauban et de la Beraudière insistaient vainement : « Je ne veux pas aller chouanner », répond le prince. Puis encore l'histoire de Frotté, et son ambassade tombant au milieu des parties de whist d'Ho-

lyrood. Il vient soumettre son plan de débarquement. On le reçoit en présence de Couzié, de l'évêque d'Arras, du baron de Roll, des comtes de Vaudreuil et de Puységur et du financier du Theil.

« Permettez, dit Roll avec son accent allemand, je suis capitaine des gardes et par conséquent responsable vis-à-vis du roi de la sûreté de Monsieur. Y a-t-il sécurité suffisante pour hasarder Monsieur? — Non, assurément! — Ainsi, interrompit le prince, vous-même, Monsieur de Frotté, vous reconnaissez que le projet est impraticable?»

Frotté sort, il retourne près des gentilshommes de Normandie, seul, avec une de ces lettres à phrases pompeuses que prodiguait le comte d'Artois. « Je charge le comte Louis de Frotté de vous exprimer tous les sentiments dont mon cœur est pénétré. La Providence, n'en doutez pas, secondera votre généreuse constance.... En attendant ce moment si désiré où je pourrai m'exprimer avec vous de vive voix, recevez, Messieurs.... »

Ce livre est écrit par un royaliste qui n'a

pas assez de haine contre la Convention. Est-il dans *les Rois en exil* une page aussi dure que celle-là?





UNE LECTURE

CHEZ EDMOND DE GONCOURT [1]

Edmond de Goncourt réunit ce matin, à Auteuil, quelques intimes pour leur lire, avant déjeuner, son roman nouveau. Dans le cabinet de travail sentant bon le vieux livre et comme éclairé de haut en bas par l'or bruni des reliures, j'aperçois en ouvrant la porte la robuste encolure d'Émile Zola. Ivan

(1) Écrit en 1877 pour le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg.

Tourguéneff, colossal comme un dieu du Nord, et la fine moustache noire sous des cheveux en coup de vent du bon éditeur Charpentier. Flaubert manque, il s'est cassé la jambe l'autre jour; et à ce moment, cloué sur une chaise longue, il fait retentir la Normandie de formidables jurons carthaginois.

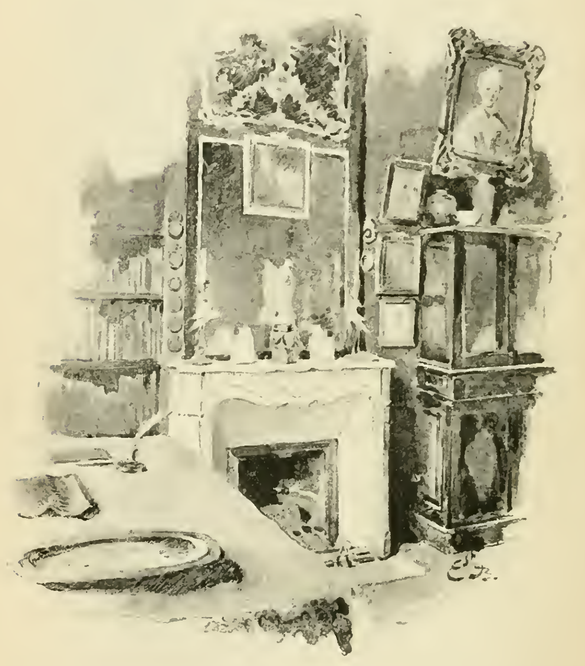
Edmond de Goncourt, le maître de maison, paraît cinquante ans. Il est Parisien, mais d'origine lorraine; Lorrain par la prestance, finesse bien parisienne. Des cheveux gris, d'un gris d'ancien blond, l'air aristo et bon garçon, la haute taille droite avec le nez en chien de chasse du gentilhomme coureur de halliers; et dans la figure énergique et pâle, un sourire perpétuellement attristé, un regard qui parfois s'éclaire, aigu comme une pointe de graveur.... Que de volonté dans ce regard, que de douleur dans ce sourire! Et tandis qu'on rit et qu'on cause, tandis que Goncourt ouvre ses tiroirs, range ses papiers, s'interrompant pour montrer une brochure curieuse, un bibelot venu de loin, tandis que chacun s'assied et s'installe, une émotion me prend à regarder la table de tra-

vail, large et longue, la table fraternelle, faite pour deux, et où la mort un jour est venue s'asseoir, en troisième, enlevant le plus jeune des frères et coupant court, brutalement, à cette unique collaboration.

Le survivant conserve pour son frère mort une extraordinaire tendresse. Malgré sa réserve native qu'augmente encore une discrétion fière et voulue, il trouve en parlant de lui des nuances exquises, presque féminines. On sent là-dessous une douleur sans bornes et quelque chose de plus que l'amitié. « Il était le préféré de notre mère ! » dit-il quelquefois, et cela sans regret, sans amertume, comme trouvant juste et naturel qu'un tel frère fût toujours le préféré.

C'est qu'en effet jamais il ne s'est vu pareille communauté d'existence. Dans le tourbillon des mœurs modernes, le frère, dès avant vingt ans, quitte le frère. L'un voyage, l'autre se marie : l'un est artiste, l'autre est soldat ; et quand de loin en loin, un hasard les réunit sous la lampe familiale, après des années, il leur faut comme un effort pour ne pas se retrouver étrangers. Même avec la vie

côte à côte, quels abîmes ne mettra pas



entre ces deux intelligences et ces deux cœurs la diversité des ambitions et des

rêves! Pierre Corneille a beau habiter dans la même maison que Thomas Corneille, le premier fait le *Cid* et *Cinna*, tandis que le second versifie péniblement le *Comte d'Essex*



et *Ariane*, et leur fraternité littéraire ne va guère plus loin que se passer quelques maigres rimes, d'un étage à l'autre, par un petit judas percé dans le plafond.

Avec les deux Goncourt, il s'agit en vérité d'autre chose que de rimes ou de phrases

prêtées. Avant que la mort ne les séparât. ils avaient toujours pensé ensemble et vous ne trouveriez pas un bout de prose de vingt lignes qui ne porte leur double marque et ne soit signé de leurs deux noms inséparablement unis. Une petite fortune — douze à quinze mille livres de rentes pour deux — leur assurait le loisir et l'indépendance. Avec cela. ils s'étaient fait une existence fermée, toute de joie littéraire et de labeur. De temps en temps. un grand voyage à la Gérard de Nerval, à travers Paris, à travers les livres, toujours par les petits sentiers. car ils avaient une sincère horreur. ces touristes raffinés, pour tout ce qui ressemble à la route battue de tous. avec son monotone ruban, ses poteaux indiquant le but. ses fils télégraphiques et sa double rangée de cailloux cassés en pyramide. On allait ainsi, bras dessus, bras dessous. fourrageant les livres et la vie. notant le détail de mœurs, le coin ignoré. la brochure rare. et cueillant toute fleur nouvelle avec la même joie curieuse, qu'elle poussât dans les ruines de l'histoire ou entre les pavés gras du Paris

des faubourgs. Puis une fois rentrés dans la petite maison d'Auteuil, comme des herborisateurs, des naturalistes, tout ensemble fatigués et joyeux, on versait la double récolte sur la grande table, observations, images toutes neuves, sentant la nature et le vert, métaphores vives comme des fleurs, éclatantes comme des papillons exotiques, et il n'y avait repos ni cesse avant que tout ne fût rangé et classé.

Des deux tas on n'en faisait qu'un, chacun de son côté écrivait sa page; puis on comparait les deux pages pour les compléter l'une par l'autre et les fondre. Et, par un phénomène unique d'assimilation dans le travail et de parallélisme de pensée, il arrivait parfois cette surprise attendrissante et charmante que, sauf quelque détail oublié par l'un, épinglé par l'autre, écrites à part mais vécues ensemble, les deux pages se ressemblaient.

Pourquoi, à côté de trop faciles succès, un tel amour de l'art, un si assidu travail, avec tant de précieux dons d'observateurs et d'écrivains, n'ont-ils valu aux frères de

Goncourt qu'une récompense tardive et comme marchandée? A ne considérer que l'apparence des choses, cela paraîtrait incompréhensible. Mais quoi! ces deux Lorrains si élégants, si épris d'aristocratie, ont été, en art, de parfaits révolutionnaires; et le public français, toujours prudhomme par quelque point, n'aime la Révolution qu'en politique. Par la recherche passionnée du document contemporain, par la curiosité de l'autographe et de l'estampe, les frères de Goncourt ont, dans l'histoire proprement dite, et dans l'histoire de l'Art, inauguré une méthode nouvelle. Si encore ils s'étaient spécialisés — en France on finit toujours par pardonner aux spécialités, — s'ils s'en étaient tenus à l'histoire, peut-être, en dépit de leur originalité, aurait-on fini par les admettre, peut-être les aurions-nous vus, ces enragés, s'asseoir sous la poudreuse coupole de l'Institut à côté des Champagny et des Noailles. Mais, non! appliquant au roman le même souci d'information exacte, le même scrupule de réalité, ne sont-ils pas, puisque la mode est aux chefs d'école, les chefs

d'école de toute une jeune génération de romanciers?

Des historiens qui font des romans! Passe encore si c'étaient des romans historiques; mais des romans comme on n'en a jamais vu, des romans qui ne sont ni du Balzac surmoulé ni du George Sand affadi, du roman tout en tableaux, — voilà bien de nos amateurs d'estampes! — avec une intrigue à peine indiquée et de grands blancs entre les chapitres, vrais fossés à se casser le cou pour l'imagination du bourgeois lecteur. Ajoutez à cela un style tout neuf roulant l'imprévu, un style d'où tout cliché est banni, et qui, par l'originalité voulue de la phrase et de l'image, interdit toute banalité à la pensée: et puis, des hardiesses déconcertantes, le perpétuel désaccouplement des mots accoutumés à marcher ensemble comme des bœufs au labour, le besoin de choisir, l'horreur de tout dire, et étonnez-vous, ensuite que les Goncourt ne se soient pas immédiatement imposés à l'admiration de la foule!

L'estime des lettrés, des admirations qui consacrent, de glorieuses amitiés, voilà ce

que MM. de Goncourt avaient rencontré tout de suite. Le grand Michelet voulait connaître ces jeunes gens ; et l'hommage dont il les honorait comme historiens, Sainte-Beuve, à son tour, le leur rendait comme romanciers. Les sympathies se groupaient peu à peu. Un an durant, le monde des peintres ne jura que par *Manette Salomon*, cette admirable collection de tableaux à la plume. *Germinie Lacerteux* fit plus de bruit, presque scandale. Et le Paris raffiné s'étonna de cette effrayante ouverture sur les abîmes des quartiers populaires. On admira ce bal de la « Boule-Noire » avec son irritant orchestre et ses odeurs mêlées de pommade, de gaz, de pipe et de vin au saladier.

On fut ravi de ces paysages parisiens, tant imités depuis, et alors dans leur fleur de nouveauté, les boulevards extérieurs, les buttes Montmartre, la promenade aux fortifications, et ces crayeux terrains de la banlieue, pétris de tessons et d'écailles d'huîtres. Le tableau de ces mœurs spéciales, si près de nous et si lointaines, hardiment vues, crânement peintes, donna à quiconque

sait lire une vive impression d'originalité.

Tout cela n'était pas encore le gros public.

Les gens de théâtre pillaient bien un peu les livres des Goncourt, ce qui pour un romancier est bon signe. Mais, ces adaptations ingénieuses ne rendaient profit et gloire qu'à l'adaptateur. En dehors d'un cercle restreint en somme, après tant de beaux et bons livres, le nom des Goncourt restait presque inconnu.

Il manquait une occasion, elle se présenta. La chance semblait vouloir sourire. Un directeur lettré, M. Édouard Thierry, reçoit leur *Henriette Maréchal*. Trois grands actes à la Comédie-Française! La partie était sérieuse. On allait donc enfin le tenir, ce public distrait et indifférent, plus insaisissable que Galathée; et quand on l'aurait là, sous la main, il faudrait bien, bon gré mal gré, qu'il écoutât et qu'il jugeât. On peut ne pas lire un livre, fût-il un chef-d'œuvre, une pièce s'entend toujours.

Eh bien non, le public n'entendit pas, cette fois encore. C'était une fatalité; il suffit d'un hasard, d'un hasard bête. Le bruit

courut que la pièce avait été imposée par une princesse de la famille impériale; la jeunesse du quartier Latin prit feu, une cabale fut montée, et la politique comprimée de partout, et qui éclatait comme elle pouvait, éclata cette fois sur le dos de deux artistes inoffensifs. *Henriette Maréchal* fut jouée cinq fois sans que personne pût en saisir un traître mot.

Je me rappelle encore le vacarme de la salle, et surtout le foyer des artistes le premier soir. Pas un habitué, pas un acteur! Tout le monde avait fui au vent du désastre. Et dans ce désert luisant et ciré, sous le haut plafond solennel et le regard des grands portraits, deux jeunes gens tout seuls, debout près de la cheminée, se demandant : « pourquoi ces haines?... que nous veut-on? », dignes et fiers, mais le cœur serré malgré tout par la brutalité de l'injure. L'aîné, tout pâle, réconfortait le plus jeune, un blondin à figure étincelante et nerveuse que j'ai vu cette seule fois.

Leur drame était pourtant une œuvre hardie, belle et nouvelle. A quelque temps

de là, les mêmes gens qui l'avaient sifflée applaudissaient frénétiquement les *Héloïse*



Paranquet et le *Supplice d'une femme*, pièces d'action rapide, allant droit au dénouement comme un train lancé, et dont

Henriette Maréchal pourrait bien avoir préparé la formule. Et ce premier acte au bal de l'Opéra, cette foule, ces masques blaguant et hurlant, ces poursuites, ces engueulades, ce parti pris de réalité et de vie, ironique et réel comme un Gavarni, n'était-ce pas, quinze ans avant que le mot « naturalisme » fût inventé, le naturalisme au théâtre?

Henriette Maréchal a sombré, c'est bien. on va se remettre à l'œuvre. Et voilà de nouveau les deux frères installés devant la grande table en leur ermitage d'Auteuil. C'est d'abord une étude d'art, la monographie sur l'œuvre et la vie de Gavarni qu'ils avaient connu et aimé, vivante comme un roman, précise et pleine de faits comme un catalogue de Musée. Puis le plus complet, le plus beau incontestablement. mais aussi le plus dédaigneux et le plus hautainement personnel de leurs livres : *Madame Gervaisais.*

Aucune intrigue, la simple histoire d'une âme de femme, l'odyssée à travers une série de descriptions admirables d'une intelli-

gence vaincue par les nerfs et partie de la libre possession de soi pour aller succomber à Rome, sous l'énervement du climat, à l'ombre des ruines, dans ce je ne sais quoi de mystique et d'endormant qui tombe des murs des églises, parmi l'odeur d'encens des pompes catholiques. C'était superbe, l'insuccès fut complet. Pas un article autour, à peine si trois cents exemplaires se vendirent.

Ce fut le dernier coup. Nature vibrante, presque féminine, depuis quelque temps déjà d'ailleurs atteint d'un commencement de maladie nerveuse et ne se soutenant que dans la fièvre du travail et de l'espérance, le plus jeune des frères ne put supporter la commotion. Comme un verre de fin cristal posé sur la tablette sonore d'un piano, pour une dissonance trop brutale, frémit et se casse, quelque chose se brisa en lui. Il languit quelque temps et mourut. L'artiste n'est pas un solitaire. On a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est toujours, en fin de compte, pour la foule qu'on écrit.

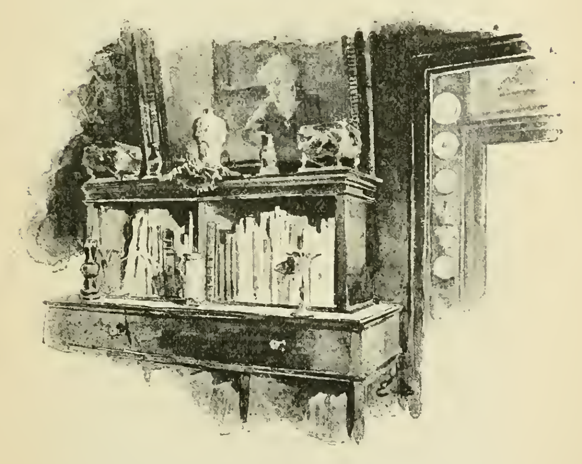
Et puis on les aime, ces livres, ces romans,

fruits douloureux de vos entrailles, faits de votre sang et de votre chair; comment se désintéresser d'eux? Ce qui les frappe vous frappe, et l'auteur le plus cuirassé saigne à distance — comme par un envoûtement mystérieux — des blessures faites à ses œuvres. Nous jouons aux raffinés, mais le nombre nous tient; nous dédaignons le succès, et l'insuccès nous tue.

Vous figurez-vous le désespoir du survivant, de ce frère laissé seul, mort pour ainsi dire, lui aussi, et frappé dans la moitié de son âme? A tout autre moment, il n'eût sans doute pas résisté. Mais on était alors au moment de la guerre. Le siège vint, puis la Commune.

Le bruit du canon dans cette banlieue de partout mitraillée, le sifflement des obus, l'effondrement de toutes choses, la guerre étrangère, la guerre civile, le massacre dans l'incendie, ce vacarme de Niagara qui, six mois durant, roula par-dessus Paris, empêchant d'entendre, étourdissant jusqu'à la pensée, lui rendit moins sensible sa douleur. Et quand ce fut fini, quand le brouillard

noir fut dissipé et qu'on recommença à penser, il se retrouva triste, dépareillé, un grand vide au cœur, étonné d'être encore vivant, mais habitué à vivre.



Edmond de Goncourt n'eut pas le courage de quitter la petite maison fraternelle, si pleine du souvenir de celui qu'il pleurait. Il restait là, solitaire et triste, et ne se rattachant à la vie que par un travail quasi instinctif trouvé dans le soin de ses collec-

tions, du jardin; il s'était juré de ne jamais plus écrire; les livres, la table, lui faisaient horreur.

Un beau jour, sans pouvoir dire comment cela s'était fait, il se retrouva assis, une plume aux doigts, à sa place accoutumée. D'abord ce fut dur, et plus d'une fois se retournant comme jadis pour demander au frère une note, un mot, il se leva et partit tout pâle d'avoir trouvé la place vide. Mais quelque chose de nouveau, d'imprévu pour lui, le succès, le ramenait au travail, le rasseyait sur cette place. Depuis *Madame Gervaisais* le temps avait marché et le public aussi.

Un mouvement s'était fait en littérature dans le sens de l'observation exacte, exprimée en une langue curieuse et nette. Les lecteurs peu à peu s'apprivoisaient à ces nouveautés qui, d'abord, les avaient tant effarouchés, et les vrais initiateurs de ce mouvement de renaissance, les Goncourt devenaient à la mode. Tous leurs livres se réimprimaient. « Si mon frère était là ! » disait Edmond avec un sentiment de douloureuse joie. C'est alors qu'il se hasarda à écrire ce roman de la *Fille*

Elisa dont il avait eu l'idée avec son frère.

Ce n'était pas précisément encore écrire seul, c'était comme un prolongement du travail à deux, une collaboration posthume. Le livre eut du succès, se vendit beaucoup. Triomphe plein de douceur triste dans un renouvellement de douleur, et plus que jamais l'éternel : « Ah ! s'il était là ».

Mais désormais le charme était rompu, le frère inconsolé se réveillait homme de lettres ; et comme l'Art tient toujours à la vie par un invisible fil, le premier livre qu'il écrivait seul allait être l'histoire de cette existence à deux, de cette collaboration tragiquement brisée, de son désespoir de mort-vivant et de sa résurrection douloureuse. Le livre s'appelle *les Frères Zemganno.*

Nous écoutions émus, ravis, le cœur serré, regardant au dehors par les vitres claires les lianes, les arbustes rares aux feuilles luisantes et laquées du petit jardin demeuré vert malgré la saison. Le dégel commençait, étoilant le bassin, mouillant les rocailles, tandis qu'un soleil de fin d'hiver mettait un sourire sur la neige. Ce sourire, ce soleil

montaient, envahissaient la maison. « Vrai ?... ça vous va ?... vous êtes contents ?... », disait Edmond de Goncourt tout ragaillardi de notre enthousiasme, et devant la glace, dans son petit ovale doré, la miniature du frère mort semblait s'éclairer, elle aussi, d'un rayon de gloire tardive.





GENS DE THÉATRE

DÉJAZET

Quand j'ai vu Déjazet à la scène, il y a déjà longtemps, elle était plus près de soixante-dix ans que de soixante ; et, malgré tout son art, tout son charme, les satins étroits plissaient sur sa silhouette frêle, la poudre sur sa tête semblait la vraie glace

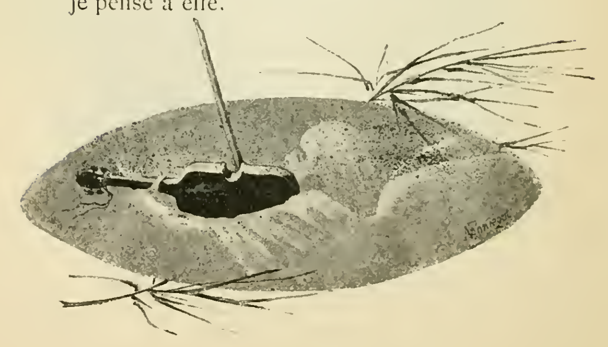
de l'âge, et les rubans de son costume flottaient tristement à tous ses gestes qui, pour paraître fringants et légers, n'accusaient que mieux l'ankylose des années et du sang refroidi. Un soir, pourtant, la comédienne m'est apparue tout à fait charmante. Ce n'était pas au théâtre, mais chez Villemessant, à Seine-Port. On prenait le café au salon, les fenêtres ouvertes sur un parc magnifique et une claire nuit d'été. Tout à coup, dans un reflet de lune, une petite forme blanche se dressa sur le seuil, et une voix grêle demanda : « Est-ce qu'on veut de moi ? » C'était Mlle Déjazet. Elle venait en voisine, sa campagne étant tout à côté, passer la soirée parmi nous.



Accueillie avec empressement, elle s'assit d'un air réservé, presque timide. On lui demanda de dire quelque chose. Le chanteur Faure se mit au piano pour l'accompagner; mais l'instrument la gênait. Les notes les plus douces, mêlées à sa voix, nous auraient empêchés de l'entendre. Elle chanta donc sans accompagnement; et, debout au milieu du salon, dont le vent d'été agitait les rares lumières, enveloppée dans une petite robe en mousseline blanche qui semblait la rendre à l'âge vague des très jeunes filles ou des aïeules, elle commença sur un petit timbre chevrotant et menu, mais très distinct, sonnant comme un violon mystérieux dans le silence du parc et de la nuit :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette...

C'est toujours ainsi que je la vois, quand je pense à elle.





LESUEUR

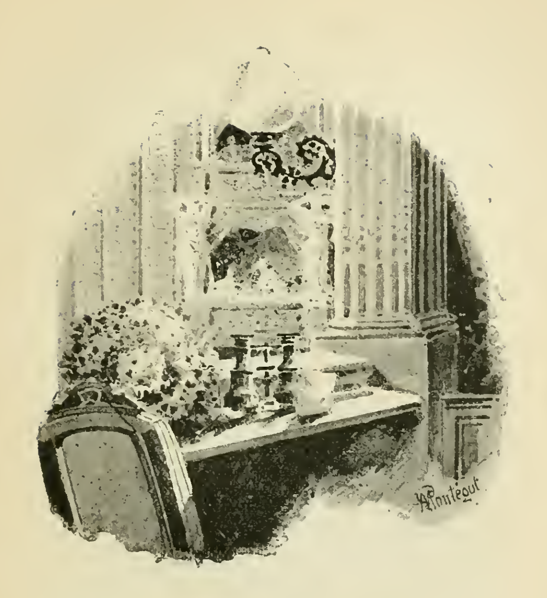
Bien des choses avaient manqué à Lesueur pour acquérir d'emblée l'autorité d'un grand comédien. Sa voix était sourde, voilée, d'un mauvais métal qui s'éraillait aux efforts de sonorité. Un défaut de mémoire le tourmentait aussi, l'amenait à tout moment devant la boîte du souffleur. Enfin, grêle, fluet, presque petit, il manquait de cette prestance qui, aux instants pathétiques, domine et tient toute la scène. Non seulement

Lesueur triomphait de tant de défauts, mais il donnait raison à la théorie de Régnier, qui veut que l'acteur soit obligé de lutter contre certains obstacles physiques. Les finesses où sa voix échouait se retrouvaient dans ses yeux jaseurs, dans les détails de sa mimique : et si des parties du rôle lui échappaient, il n'avait jamais de *loups* dans son jeu, parce qu'il était toujours à la situation, et qu'il savait ce que tant de comédiens ignorent : l'art d'écouter. Quant à la taille, comment arriva-t-il à y suppléer? Ce qui est sûr, c'est que dans certaines pièces, *Don Quichotte*, par exemple, il paraissait très grand et remplissait le théâtre de l'ampleur de son geste. Toute proportion gardée, on retrouvait en lui du Frédérick : cette même souplesse à endosser tous les costumes de la comédie humaine, à porter la vareuse d'un rapin, la pourpre burlesque d'un roi de féerie, l'habit noir mondain, avec une aisance parfaite et une égale distinction. Tous deux avaient de commun aussi une fantaisie qui donnait à leurs créations quelque chose d'excessif, marquait leurs rôles d'une empreinte ineffa-

çable et en rendait la reprise très difficile après eux. Demandez à Got, qui est lui-même un parfait artiste, le mal qu'il a eu à faire sien le personnage du père Poirier, créé, il y a quarante ans, par le comédien du Gymnase. Quand Lesueur jouait dans une pièce, l'auteur pouvait se dire que, même en cas de désastre, tout son effort ne serait pas perdu et qu'un rôle survivrait toujours du naufrage, le rôle de Lesueur. Qui se souviendrait aujourd'hui des *Fous* d'Édouard Plouvier, s'il n'y avait joué son magnifique buveur d'absinthe? Qu'il était beau devant son verre, la lèvre humide et grelottante, tenant haut la carafe qui tremblait dans sa main et distillant goutte à goutte le poison vert dont on suivait les effets sur son masque hébété et blafard. C'était d'abord une bouffée de chaleur, une convulsion de la vie dans ce squelette gelé, desséché par l'alcool, un peu de sang arrivait aux joues, un éclair allumait les yeux ; mais bientôt le regard redevenait vitreux, s'embuait, la bouche détendue laissait retomber ses coins. Mime merveilleux, il savait à fond l'outillage, les fils

cachés de la pauvre marionnette humaine, et il les maniait avec une dextérité, une précision! Lorsqu'il pleurait, tout sanglotait en lui, ses mains, ses épaules. Rappelez-vous la façon dont il détalait, dans le *Chapeau d'un Horloger*, ses jambes qui se précipitaient, se multipliaient, comme s'il avait eu dix, vingt, trente paires de jambes : une vision de gyroscope. Et quel poème que son regard quand il se réveillait, dans la *partie de piquet!*... Ah! Lesueur! Lesueur!....





FÉLIX

Étrange figure que celle de ce Félix ! En écrivant son nom, il vient de m'apparaître, fat et balourd, l'œil arrondi, le front bas, carré, têtu, toujours plissé d'un effort de comprendre, le meilleur des hommes, mais d'une sottise, d'une vanité de coq d'Inde !

Il faut avoir travaillé avec lui à l'avant-scène pour s'imaginer cela. D'abord, sitôt après la lecture au foyer, Félix montait chez le directeur pour rendre le rôle que vous veniez de lui distribuer et qui ne lui convenait pas. Tous les autres lui semblaient bons dans l'ouvrage, excepté celui-là! Il eût été bien empêché de dire pourquoi, par exemple. Non, c'était une manie, un besoin de se faire prier, d'amener les auteurs à son quatrième étage de la rue Geoffroy-Marie, dans ce petit intérieur de province, propret, douillet, minutieux, qu'on aurait pu prendre pour un appartement de chanoine ou d'archiprêtre, sans l'innombrable quantité de portraits, de médaillons, de photographies rappelant à l'artiste chacune de ses créations. Il fallait s'asseoir, accepter un petit verre de « quelque chose de doux » et tâcher de fléchir à force d'éloquence, de compliments, d'enguirlandements, cette exaspérante coquetterie. A cette première visite, Félix ne s'engageait pas, ne promettait rien. Il verrait, il réfléchirait. Quelquefois, quand le rôle lui faisait très envie, il vous disait

d'un air détaché, indifférent : « Laissez-moi la pièce.... Je vais lire encore. » Et Dieu



sait ce qu'il y comprenait, le pauvre homme! Huit jours, quinze jours, il gardait le manuscrit, ne parlait plus de rien; dans le théâtre on chuchotait : «... Jouera... jouera

pas.... ». Puis, lorsque las d'attendre, de voir tout entravé par le caprice d'un seul, vous vous disposiez à envoyer le grand comédien au diable, il arrivait à la répétition, dispos, souriant, sachant déjà son rôle par cœur et faisant flamber les planches rien que de poser le pied dessus. Mais vous n'en aviez pas fini avec ses fantaisies, et jusqu'au jour de la représentation il fallait s'attendre à de terribles secouées. Ce jour-là, il est vrai, la verve incomparable de ce singulier artiste qui se transfigurait dans la lumière de la rampe, ses effets inconscients, toujours sûrs, toujours compris, son action irrésistible sur le public, vous payaient bien de toutes vos misères.





MADAME ARNOULD-PLESSY

L'avez-vous vue dans *Henriette Maréchal* ? Vous la rappelez-vous devant son miroir, jetant un long regard désespéré à ce confident muet et implacable, et disant, avec une intonation déchirante : « Oh ! j'ai bien mon âge, aujourd'hui. » Ceux qui ont entendu

cela ne pourront jamais l'oublier. C'était si profond, si humain! Rien que dans ces quatre mots, accentués lentement, tombant l'un après l'autre comme les notes d'un glas, la comédienne faisait tenir tant de choses : le regret de la jeunesse disparue, l'angoisse navrée de la femme qui sent que son règne est fini et que, si elle n'abdique pas de bonne volonté, la vieillesse va venir tout à l'heure lui signer son renoncement d'un coup de griffe en pleine figure. Minute horrible pour la plus forte, pour la plus honnête! C'est comme un exil subit, un changement de climat et la surprise d'une atmosphère glacée succédant à cet air embaumé et tiède, plein de murmures flatteurs et d'adulations passionnées, qui entoure la beauté de la femme dans le midi de son âge. Pour la comédienne, l'arrachement est encore plus cruel. Chez elle, la coquetterie s'accroît et s'exaspère d'un désir de gloire. Aussi, la plupart des actrices ne veulent jamais finir, n'ont pas le courage de se mettre une bonne fois devant leur glace et de se dire : « J'ai bien mon âge, aujourd'hui ». Celles-là sont vraiment

à plaindre. Elles ont beau lutter, s'accrocher désespérément aux lambeaux défleuris de la couronne tombée, elles voient le public s'éloigner d'elles, l'admiration remplacée par l'indulgence, puis par la pitié, et, ce qui est plus navrant que tout, par l'indifférence.

Grâce à son esprit, grâce à sa fierté, la grande et vaillante Arnould-Plessy n'a pas attendu cette heure désolante. Ayant encore quelques années devant elle, elle a préféré disparaître en pleine gloire, comme un de ces beaux soleils d'octobre qui plongent sous l'horizon brusquement plutôt que de traîner leur agonie lumineuse dans un vague et lent crépuscule. Sa réputation y aura gagné : mais nous y aurons perdu les belles soirées qu'elle pouvait nous donner encore. Avec elle, Marivaux est parti, et le charme de son art merveilleux, de cette phrase chatoyante et papillonnante qui a l'ampleur capricieuse d'un éventail déployé aux lumières. Toutes ces belles héroïnes qui s'appellent comme des princesses de Shakespeare, et qui ont quelque chose de leur élégance éthérée, sont rentrées dans le livre ;

on les évoque, elles ne viennent plus. Finis aussi ces jolis jeux d'esprit et de langage, ces causeries un peu maniérées, un peu alambiquées, mais si françaises, comme Musset en a tant écrit, badinages charmants qui appuient sur le rebord d'une table à ouvrage leur coude chargé de dentelles traînantes et tous les caprices souriants de l'oisiveté amoureuse. Tout cela est mort maintenant: on ne sait plus causer, marivauder au théâtre. C'est une tradition perdue, depuis qu'Arnould-Plessy n'est plus là. Et puis, à côté de l'artiste d'étude et de méthode, de la fidèle interprète des traditions de l'art français, il y avait dans cette excellente comédienne un talent original et chercheur, soit qu'elle se prît aux grandes créations tragiques comme dans cette Agrippine qu'elle jouait d'une façon si accentuée, bien plus selon Suétone que selon Racine, soit qu'elle créât en pleine vie moderne, en plein art réaliste, la Nany du drame de Meilhac, paysanne ignorante et mère passionnée. Je me souviens surtout d'une scène où, pour exprimer les mille sentiments confus qui se

heurtaient dans son âme ambitieuse et jalouse, Nany, inculte, bègue, cherchant ses mots, avait un élan de rage folle contre elle-même et râlait en meurtrissant de coups sa poitrine : « Ah ! paysanne... paysanne !... »



L'actrice disait cela à faire frissonner toute la salle. Notez que des cris pareils, des mouvements de cette vérité, ce n'est pas la tradition, ce n'est pas l'école qui les donne, mais la vie longtemps étudiée, regardée et sentie. Et n'est-ce pas un beau triomphe, la preuve d'un admirable pouvoir de création, qu'un drame sombré comme *Nany*, joué à peine une dizaine de fois, reste éter-

nellement dans l'esprit et les yeux de ceux qui l'ont vu, parce que Mme Arnould-Plessy en a interprété le principal personnage.





ADOLPHE DUPUIS

Adolphe Dupuis est le fils de Rose Dupuis, sociétaire de la Comédie-Française, retirée du théâtre depuis 1835 et morte il y a seulement quelques années. Malgré un talent très réel et des succès chèrement conquis à côté de Mlle Mars, l'excellente femme gardait rigueur à son ancien métier; et, lorsqu'au sortir du collège Chaptal, où il avait fait d'assez médiocres études, sur le même banc qu'Alexandre Dumas fils,

Dupuis parla d'être comédien, la mère s'y opposa de toutes les forces de sa tendresse. Mais on sait ce que vaut le « jamais » de la femme qui aime, et celle-là aimait passionnément son grand fils. Au Conservatoire, l'élève ne réussit guère mieux qu'à Chaptal; non certes que l'intelligence lui fît défaut, il en avait trop au contraire, mais de celle que l'école n'admet pas, cette intelligence aiguisée, personnelle, qui raisonne dans le rang et veut savoir pourquoi le commandement de « tête à droite » quand c'est à gauche qu'il faut aller. En pleine classe, l'écolier discutait les idées de son maître, Samson, s'insurgeait contre cette façon de préparer, de ressasser le concours avec le professeur, au lieu de laisser un peu d'initiative à l'élève; il demandait pour l'examen un morceau déchiffré à livre ouvert, non pas appris, « seriné » dix mois d'avance, et réclamait enfin comme plan général d'étude une place plus large à la nature, au détriment de la tradition. Pensez si le vieux Samson devait bondir à ces théories subversives; malgré tout il se sentait de la sym-

pathie pour le fils de son ancienne camarade, ce jeune révolté au sang calme, au sourire bon enfant, et il le fit entrer à la Comédie-Française, comme cinquième ou sixième amoureux de répertoire. Dupuis n'y resta pas longtemps. Un jour Fechter, qui tenait dans la maison le même emploi que lui et ne jouait pas davantage, lui dit tout bas dans un coin du foyer : « Si nous filions?... On meurt ici.... — Filons, » dit Dupuis, et voilà nos jeunes premiers partis pour Londres, pour Berlin, chantant « Je suis Lindor » aux quatre coins de l'Europe, mal payés, peu compris, applaudis de travers, mais jouant, ayant des rôles, ce que les débutants préfèrent à tout. Deux ans après, vers 1850, nous retrouvons notre comédien au Gymnase, entre les mains de Montigny, qui le premier comprit ce qu'il y avait à tirer de ce beau garçon un peu lent, un peu mou, l'assouplit par un travail acharné, des créations multiples et diverses, le grima en vieux, en ouvrier, en raisonneur, en père noble, mit en œuvre toutes ses facultés d'observation, de finesse, de sensibi-

lité, de bonhomie, et cet admirable accent de nature que personne n'a comme lui. Après dix ans passés là, au lendemain du grand succès du *Demi-monde* dont il avait eu sa belle part, Dupuis se laissa tenter par un engagement en Russie : il y resta longtemps, trop longtemps, et lorsqu'il nous revint, après dix-sept ans d'absence, eut quelque mal à reconquérir son public. C'est l'histoire de tous les revenants du théâtre Michel. Il faut croire que le diapason n'est pas le même à Saint-Pétersbourg que chez nous : on doit parler plus bas, jouer plus discrètement, s'entendre à demi-mot et ne rien souligner, comme dans un salon, entre gens qui se connaissent et ne sont pas très difficiles. A ce jeu-là, qualites et défauts s'estompent, s'atténuent. Nous reconnaissons bien nos artistes, mais la rampe n'a pas l'air montée ; on les voit confusément comme à travers une gaze. Le soir du *Nabab*, par exemple, les vieux Parisiens retrouvèrent leur Dupuis, avec tous ses dons d'autrefois, même quelque chose en plus, une largeur d'envergure, une fougue de sang marseillais

dont ce père tranquille ne leur paraissait pas capable. Au lendemain de cette représentation, il n'a tenu qu'à Jansoulet d'entrer à la Comédie-Française par l'escalier d'honneur ouvert à deux battants et non plus par la porte dérobée de ses débuts ; mais l'ancien élève de Samson a gardé ses goûts d'indépendance, sa libre humeur des premiers jours, et l'administration de la rue Richelieu n'ayant pas cru devoir se plier à ses exigences, le Vaudeville a eu la bonne fortune de conserver son acteur.





LAFONTAINE

Henri Thomas, dit Lafontaine, est né à Bordeaux aux premiers jours de l'hégire romantique. Dans le Midi français, Bordeaux tient une place à part. Ancré aux bords de l'Atlantique, son beaupré tourné vers les Indes, il est le Midi créole, le Midi des îles, exaspéré, qui, à la fougue imaginative, à la vivacité de parole et d'impression des peuples d'outre-Loire, joint un immodéré besoin d'aventures, de courses, d'*escam-*

pette. Ce Bordeaux-là joue un grand rôle dans l'existence et le génie de notre comédien. « Nous en ferons un prêtre! » disait sa mère, une vraie maman de là-bas, catholique jusqu'au délire; mais à peine au séminaire, le Bordelais saute par-dessus les murs, troque sa soutane contre une blouse et commence à travers champs le voyage du Petit Chaperon-Rouge, tout en zigzags et en caprices, jusqu'à ce que le loup, un loup à baudrier jaune et chapeau de gendarme, l'arrête et lui demande ses papiers. Ramené chez lui de brigade en brigade, on veut qu'il rentre au séminaire. « Ça, jamais. — Alors, vaurien, embarque pour les îles! » Et voilà bien une colère de parents du Midi : « Il ne veut pas être curé... Zou ! Nous allons en faire un mousse ». Trois mois de gourganes et de viandes salées, dans la mouillure et le vent de mer, guérirent le jeune échappé de ses velléités voyageuses, sans lui donner pourtant le goût de la tonsure. A son retour de l'île Bourbon, il essaya de vingt métiers, fut tour à tour menuisier, serrurier, revendeur d'une infinité

de choses, coucha sur la dure, se nourrit de vache enragée, allant devant lui au gré de sa jeunesse et du fol instinct bordelais, sans but, mais les yeux ouverts et déjà une mémoire d'artiste. Le voici à Paris, placier chez un libraire, arpentant les rues, grimpant les étages, marchand de littérature et de science, l'esprit meublé de titres et de prospectus, faisant l'article pour des livres qu'il n'a pas le temps de lire, mais qui lui laissent tout de même un peu de phosphore aux doigts; tenace, insinuant, éloquent, irrésistible, un placier comme la maison Lachâtre n'en avait jamais vu. Puis, un soir il entre à la Porte-Saint-Martin, voit Frédérick et sent ce coup au cœur que connaissent seuls les amoureux et les artistes. Il plante là bouquins et revues, et s'en va frapper chez Sevestre, le gros père Sevestre, gouverneur général des théâtres de la banlieue. « Que sais-tu faire?... As-tu déjà joué? — Jamais, patron... mais donnez-moi des rôles, et vous allez voir. » Dans cette belle présomption bordelaise, aux yeux vifs, au geste large, à la voix forte et métallique, Sevestre devina

tout de suite un tempérament de théâtre. Ce tempérament est commun au Midi, à sa nature verbeuse, gesticulante, qui met tout dehors, exprime tout, pense à voix haute, la parole toujours au delà de la pensée. L'homme de Tarascon et l'homme de la Porte-Saint-Martin se ressemblent.

Sur ce petit théâtre de la rue de la Gaîté, où plus tard débutait Mounet-Sully, Lafontaine fit son apprentissage; il joua à Sceaux, à Grenelle, roula dans l'omnibus des scènes de banlieue, une brochure à la main, déclamant Bouchardy sur les routes. Il réussit. Le bruit de son succès passa les ponts, vint jusqu'au boulevard et, quelque temps après, Henry Lafontaine entrait à la Porte-Saint-Martin pour jouer dans *Kean* à côté de Frédérick qui, tout de suite, l'aima et le fit travailler. « Viens, petit », disait le maître en sortant du théâtre. Et il emmenait chez lui, au boulevard du Temple, l'élève exténué par cinq heures de planches, les yeux pleins de sommeil, la joue brûlée de gaz et de maquillage; mais il s'agissait bien de dormir! Le souper était servi, tous les flambeaux du

salon allumés. On buvait, on mangeait en hâte, puis le maître donnait un sujet de scène, une situation dramatique à rendre, et, s'allongeant sur son fauteuil, un flacon de vin près de lui : « Maintenant, vas-y ! »

Le bon comédien Lafontaine m'a souvent raconté l'histoire d'un de ces scénarios improvisés. « Voilà, dit Frédérick, vautré sur son divan, tu es un petit employé, marié depuis trois ans.... C'est ce soir la fête de ta femme, que tu adores.... En son absence, tu lui as préparé un bouquet, une surprise, un bon petit souper comme celui-ci.... Et tout à coup, en mettant le couvert, tu découvres une lettre qui t'apprend que tu es indignement trompé.... Tâche de me faire pleurer avec ça.... Marche. » Vivement Lafontaine se met à l'œuvre, dresse son couvert en conscience, sans tricherie, — car Frédérick ne plaisantait pas sur la question des accessoires, — pose son bouquet au milieu de la table avec des petits rires, des regards mouillés, puis, frémissant d'impatience et de joie, ouvre le tiroir où la surprise est serrée, trouve une lettre, la lit machinalement et

pousse un cri terrible dans lequel il essaye de mettre tout le désespoir de son bonheur foudroyé!... « Entre nous, j'en étais assez content de mon cri, me disait le brave Lafontaine s'égayant au souvenir de sa mésaventure, je le trouvais juste, ému, sincère, je m'étais presque fait pleurer en le poussant.... Ah! bien, oui!... Au lieu des compliments que j'attendais, un formidable coup de pied m'arrive au bas de l'échine.... Je ne m'en émus pas trop, car j'étais fait aux manières de mon maître : mais ce fut sa critique qui me frappa surtout.... — Comment! animal, tu aimes ta femme par-dessus tout au monde, tu crois en elle aveuglément, a-veu-gle-ment, et voilà qu'à la première lecture, tu vois, tu comprends, tu crois tout ce que ce papier te raconte.... Est-ce que c'est possible?....

Tiens! va t'asseoir là-bas, et regarde-moi distiller mon poison. » Là-dessus lui-même recommence la scène, ouvre le tiroir... « Tiens! une lettre.... » Il la tourne, la retourne, la parcourt du bout des yeux sans comprendre, la repousse dans le tiroir et continue à ranger son couvert.... « Tout de

même, c'est drôle, cette lettre! » Il y revient encore, la lit plus longuement puis haussant les épaules, la jette sur la table.... « Allons donc, ce n'est pas vrai, c'est impossible... Elle va tout m'expliquer en rentrant... » Mais comme ses mains lui tremblent en achevant de mettre son couvert! Et toujours les yeux sur la lettre.... A la fin il n'y tient plus, il faut qu'il la lise encore.... Cette fois il a compris, un sanglot lui monte à la gorge, l'étouffe; il tombe sur une chaise en râlant.... C'était, paraît-il, un spectacle ad-



mirable de voir les traits du grand comédien se décomposer un peu plus à chaque nouvelle lecture. On suivait les effets du poison, à mesure que ses yeux l'absorbaient.... Puis, une fois saisi par sa propre émotion, Frédérick ne s'arrêtait plus, continuait la pièce. Un tressaut de tout son corps, un regard sanglant vers la porte. Sa femme venait d'entrer. Il la laissait venir jusqu'à lui sans bouger, et soudain se dressait, terrifiant, sa lettre à la main : « Lis! » Puis, avant qu'elle eût répondu, devinant à l'épouvante de ce visage de femme que c'était vrai, que la lettre n'avait pas menti, il tournait deux ou trois fois sur lui-même comme une bête ivre, cherchait un cri, n'en trouvait pas, et toujours amoureux, même dans sa rage, pour passer sur quelque chose qui ne fût pas sa femme le besoin furieux de massacrer dont ses mains étaient pleines, il prenait la table à poignée et l'envoyait rouler à l'autre bout du salon avec la lampe, la vaisselle, tout ce qu'elle portait....

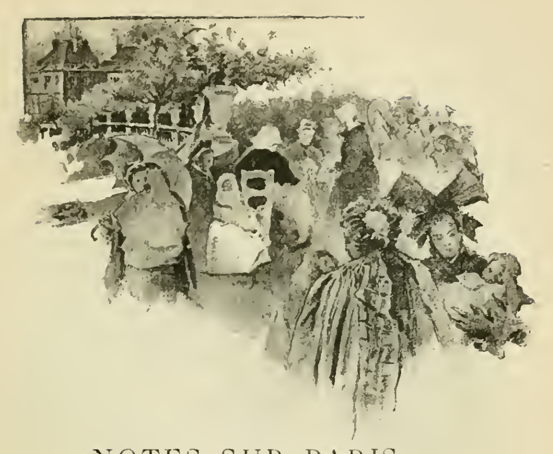
Ce coup de pied sacra Lafontaine grand acteur, fut pour sa foi de comédien comme

une confirmation par en bas. Pourtant, s'il n'avait eu que les leçons de Frédérick, l'artiste bordelais n'aurait jamais pu régler, endiguer son fougueux vagabondage. Son Midi le portait, mais le gênait aussi. Il en



avait l'improvisation brillante, mais aussi les emportements, le manque de mesure, tous les heurts de soleil et d'ombre. Si bien doué, il pouvait manquer sa vie, n'être qu'un détraqué sublime comme ce pauvre Rouvière qu'affolait son double tempérament

d'acteur et de méridional. Par bonheur Lafontaine entra au Gymnase et eut là, pendant dix ans, un professeur incomparable. Ceux qui ont vu le vieux Montigny dans son fauteuil, à l'avant-scène, bourru, le sourcil froncé, faisant recommencer dix fois, vingt fois le même passage, rompant les plus durs, les plus rebelles, toujours insatisfait, s'acharnant au mieux, ceux-là peuvent se vanter d'avoir connu un vrai directeur de théâtre. Avec lui, le talent de l'artiste se disciplina. A sa verve exubérante, Montigny mit comme une cangue le hausse-col militaire du *Fils de Famille*, ce même *Fils de Famille* que Lafontaine a repris il y a quelque temps à l'Odéon, il lui boutonna son geste du Midi dans la redingote en drap fin du mari de *Diane de Lys*. Le Bordelais se cabrait, avalait son mors : mais il sortit de là dompté, assoupli, accompli, et aujourd'hui, quand il parle de son vieux maître, il a toujours les yeux mouillés.



NOTES SUR PARIS

LES NOUNOUS

Rien de joli au Luxembourg, aux Tuileries, par ces premiers joyeux soleils, par ces premiers frissons de verdure, comme la sortie des bébés et des nounous de une à deux heures de l'après-midi.

En ces coins abrités où elles se donnent

toutes rendez-vous, les nourrices se promènent par groupes aux rubans flottants ou s'alignent sur des chaises, protégeant le bébé sous le large parasol de doublure rose ou bleue au reflet favorable: et tandis que



le poupon, endormi dans son voile transparent et la dentelle mousseuse de ses petits bonnets, aspire de tout son être mignon la sève du printemps, Nounou radieuse, reposée, ayant aux lèvres un sourire de perpétuelles relevailles, promène tout autour un

regard vainqueur, dresse la tête, rit et jase



avec les camarades.

Elles sont là cinquante, ces nourrices, toutes en costume de pays, mais le costume affiné, transformé et donnant à la solennité du jardin royal une vieillotte poésie d'opéra comique. Des coiffures variées et superbes : madras éclatant

des Gasconnes et des mulâtresses, coiffes conventuelles des Bretonnes, énorme et léger papillon noir des Alsaciennes, aristocratique hennin des filles d'Arles, et les hauts bonnets du pays de Caux, ajourés comme des flèches de cathédrales, et, fichées dans des chignons sauvages, les grandes épingles à boules d'or des Béarnaises.

L'air est doux, les parterres embaument, une odeur de résine et de miel tombe des bourgeons de marronniers. Là-bas, près du bassin, la musique militaire attaque une valse. Nounou s'agite, Bébé piaille, tandis que le petit soldat en promenade devient rouge comme son pompon devant cette haie de payses qu'il trouve considérablement embellies.

Cela, c'est la nourrice de promenade et de parade, costumée et métamorphosée par l'orgueil des parents et six mois de séjour à Paris. Mais pour voir la vraie nounou, pour bien la connaître, il faut la surprendre à l'arrivée, dans un de ces établissements étranges qu'on nomme bureaux de placement et où se fait, à l'usage des bébés pari-

siens affamés d'un lait quelconque, le commerce des femmes-mères. C'est du côté du Jardin des Plantes, au bout d'une de ces rues paisibles, demeurées provinciales en plein Paris, avec des pensions, des tables d'hôte, des maisonnettes à jardinet, peuplées de vieux savants, de petits rentiers et de poules ; sur la façade d'un antique logis à grand porche, une enseigne à lettres roses étale ce simple mot : Nourrices.

Devant la porte, par groupes ennuyés, flânent des femmes en guenilles, avec des enfants sur les bras. On entre : un pupitre, un guichet grillé, le dos de cuivre d'un grand-livre, du monde qui attend sur des banquettes, l'éternel bureau, le même toujours, également correct et froid, aux halles comme à la Morgue, qu'il s'agisse d'expédier des pruneaux ou d'enregistrer des cadavres. Ici c'est de la chair vivante qu'on trafique.

Comme on reconnaît en vous des personnes « bien », on vous épargne la banquette d'attente, et vous voici dans le salon.

Du papier à fleurs sur les murs, le carreau

rouge et ciré comme dans un parloir de couvent, et, de chaque côté de la cheminée, au-dessus de deux cylindres de verre recouvrant des roses en papier, les portraits à l'huile et cerclés d'or de Monsieur le Directeur et de Madame la Directrice.

Monsieur est quelconque : tête d'ancien agent d'affaires ou de pédicure qui a réussi ; Madame, bien en chair, sourit de ses trois mentons dans l'engraissement d'un métier facile, avec ce je ne sais quoi de dur que donne au visage et au regard le maniement d'un troupeau humain. Quelquefois, c'est une sage-femme ambitieuse ; le plus souvent une ancienne nourrice douée du génie des affaires.

Un jour, il y a longtemps, elle est venue dans une maison pareille à celle-ci, peut-être dans la même, vendre, pauvre fille de campagne, un an de sa jeunesse avec son lait. Elle a rôdé devant la porte comme les autres, affamée, son enfant au bras ; comme les autres elle a usé la bure de ses jupes sur le banc de pierre.

Aujourd'hui les temps ont changé : elle

est riche, célèbre. Son village, qui la vit partir en loques, ne parle d'elle qu'avec respect. Elle est une autorité là-bas, presque une providence.

La récolte a manqué, le propriétaire presse. Le soir, sous la cheminée, l'homme dit en présentant la large paume de sa main à la flamme : « Phrasie, écoute voir... ton lait est bon, l'argent se fait cher : si t'allait à Paris faire une nourriture? On n'en meurt pas; et la patronne du bureau, qu'est d'ici et qui nous connaît ben, t'aurait une bonne place tout de suite. »

Elle s'en va, puis une autre. Peu à peu l'habitude se prend, l'amour du lucre continuant ce qu'avait commencé la misère. Maintenant, chaque fois qu'un enfant naît, son affaire est claire, et son destin réglé d'avance. Il restera au pays à teter la chèvre ; et le lait de la mère, bien vendu, servira à acquérir un champ, à arrondir un bout de pré.

Toute célébrité nourrisseuse, toute directrice de bureau de placement exploite ainsi spécialement sa province d'origine. L'une a

l'Auvergne, l'autre la Savoie, celle-ci les landes bretonnes ou les côtes boisées du



Morvan. Chose à remarquer, le marché aux nounous, à Paris, suit les fluctuations de la

vie rustique. Rare les années de récolte, la nourrice afflue en temps de disette; mais que



l'année soit mauvaise ou bonne, elle devient presque introuvable pendant la moisson et

la vendange, au moment des grands travaux des champs.

Aujourd'hui le bureau de placement semble bien fourni. Sans compter les nourrices que nous avons vues à l'entrée traînant leurs sabots devant la porte, en voici vingt, trente, sous la fenêtre, dans un petit jardin transformé en cour, lugubre à voir avec ses bordures de buis piétinées, ses plates-bandes effacées, et les couches d'enfant qui sèchent sur une ficelle tendue au travers entre un figuier malade et un lilas mort. Tout autour un alignement de logettes sans étage, dont la nudité sordide fait songer à la fois aux *payotes* des nègres esclaves et aux cabanons des forçats. C'est là que logent les nourrices avec leurs enfants, en attendant d'être placées.

Elles campent sur des lits de sangle, dans un aigre relent de malpropreté rustique, au milieu du perpétuel tintamarre des marmots en tas qui s'éveillent tous dès que l'un crie, et se mettent à brailler ensemble, bouche tendue, vers le sein défait. Aussi aiment-elles mieux l'air libre du jardinet, où elles

traînent d'un coin à l'autre, toute la journée, avec des allures ennuyées de démentes, ne s'asseyant que pour coudre un peu, mettre une pièce de plus à quelque jupe déjà cent fois rapiécée, loque de couleur spéciale, terreuse et grise, ou bien affectant ces tons jaunes et éteints, bleus expirants, que la mode parisienne emprunte, par raffinement, à la misère campagnarde.

Mais voici Madame qui entre, avec la tenue de l'emploi, à la fois coquette et sérieuse, une avalanche de nœuds flamme de punch sur un corsage d'un noir janséniste, regard sévère et parler doux.

« Vous désirez une nourrice?... Soixante-dix francs par mois?... Bien.... Nous avons un assortiment dans ces prix-là.... »

Elle donne un ordre : la porte s'ouvre, les nourrices arrivent par fournée de huit ou dix, piétinent et s'alignent, soumises, leur enfant au bras, avec un bruit *d'esclots*, de souliers à clous, des poussées gauches de bétail.... Celles-ci ne conviennent pas? Vite, dix autres.... Et ce sont toujours les mêmes yeux baissés, les mêmes timidités misé-

rables, les mêmes joues séchées et tannées, couleur d'écorce et couleur de terre. Madame présente et fait l'article.

« .... Saine comme l'œil.... une vraie laitière.... regardez le poupon! » Le poupon est beau en effet, toujours beau. On en garde deux ou trois dans l'établissement pour figurer à la place de ceux qui seraient trop malingres.

« De combien votre lait, nourrice?

— De trois mois, M'sieu. »

Leur lait est toujours de trois mois. Voyez plutôt : du corsage entr'ouvert un long filet blanc a jailli, riche de sève campagnarde. Mais ne vous y fiez pas: ceci est le sein de réserve que jamais l'enfant ne tette. C'est l'autre côté qu'il faudrait voir, celui qui se cache honteux et flasque. Sans compter qu'avec quelques jours d'absolu repos, toujours un peu de lait s'emmagasine.

Et Madame étale, Madame déballe avec l'autorité de la possession et l'impudence de l'habitude ces pauvres créatures effarouchées.

Enfin le choix est fait, la nourrice est re-

tenue ; il faut régler. La directrice passe derrière son grillage et fait le compte. Effrayant, ce compte. D'abord le tant pour cent de la maison, puis l'arriéré de la nourrice en logement et en nourriture. quoi encore? Les frais de route. Est-ce fini? Non, il y a la « meneuse » qui va prendre l'enfant à la mère pour le reconduire au pays.

Triste voyage, celui-là ! On attend qu'il y ait cinq ou six poupons ; et la « meneuse » les emporte ficelés dans de grands paniers, la tête en dehors comme des poules. Plus d'un meurt dans ce trimballement à travers des salles d'attente glaciales, sur les dures banquettes des wagons de troisième classe, avec le lait du biberon et un peu d'eau sucrée au bout d'un chiffon pour nourriture. Et ce sont des recommandations pour la tante, pour la grand'mère. L'enfant, brutalement arraché du sein, s'agite et piaille ; la mère l'embrasse une dernière fois, elle pleure. On sait bien que ces larmes ne sont qu'à demi sincères. et que l'argent les séchera bientôt, ce terrible argent qui tient si fort aux entrailles paysannes. Malgré tout, la scène est

navrante et fait songer douloureusement aux séparations de familles d'esclaves.

La nourrice a pris son paquet, quelques guenilles dans un mouchoir.

« Comment ! c'est votre trousseau ?

— Oh ! mon bon M'sieu, j'sommes si pauvres par chez nous.... J'n'avons censément ren que c'que j'portions sur la piau. »

Et le fait est que ce n'est guère. Avant toute chose, il va falloir la renipper, la vêtir. C'était prévu. La première tradition, chez les nourrices, comme chez les flibustiers allant au pillage, est d'arriver les mains vides, sans bagages encombrants ; la seconde est de se procurer une grande malle, la malle à serrer la *denraie*. Car vous aurez beau la choyer et la soigner, cette sauvagesse ainsi introduite chez vous, et qui détonne d'abord si étrangement parmi les élégances d'un intérieur parisien avec sa voix rauque, son patois incompréhensible, sa forte odeur d'étable et d'herbe ; vous aurez beau laver son hâle, lui apprendre un peu de français, de propreté et de toilette ; toujours chez la nounou la plus friande et la mieux dégrossie, à tous

les instants, en toute chose, la brute bourguignonne ou morvandiaute reparaîtra. Sous votre toit, à votre foyer, elle reste la paysanne, l'ennemie, transportée ainsi de son triste



pays, de sa noire misère, en plein milieu de luxe et de féerie.

Tout ce qui l'entoure lui fait envie, elle voudrait tout emporter là-bas, dans son trou, dans son gîte, où sont les bestiaux et l'homme. Au fond elle n'est venue que pour cela, son

idée fixe est *la denraie*. La denrée, mot surprenant, qui, dans le vocabulaire des nourrices, prend des élasticités inattendues de gueule de serpent boa. La denrée, ce sont les cadeaux et les gages, ce qu'on vous paye, ce qu'on vous donne, ce qui se ramasse et se vole, le bric-à-brac et le pécule qu'aux yeux des voisins pleins d'envie on compte déballer au retour. Pour engraisser et pour enfler cette denrée sainte, votre bourse et votre bon cœur vont être mis en coupe réglée. Et vous n'avez pas affaire à la seule nourrice; l'homme, la grand'mère, la tante sont complices, et du fond d'un hameau perdu dont vous ignorez même le nom, toute une famille, toute une tribu ourdit contre vous des ruses de peau-rouge. Chaque semaine une lettre arrive, d'une écriture matoise et lourde, et cachetée d'un dé sur du pain bis.

Elles vous attendrissent d'abord ces lettres comiques et naïves, avec leur orthographe compliquée, les endimanchements de style, des phrases tortillées et retortillées comme le bonnet d'un paysan qui ne veut pas avoir

l'air timide, et ces suscriptions minutieuses ainsi qu'en imaginait Durandeau dans ses fantaisies militaires :

> *A madame, madame Phrasie Darnet, nourrice chez Mr *** rue des Vosges 18. 3e arrondissement, Paris, Seine, France, Europe, etc.*

Patience. Ces fleurs de naïveté campagnarde ne vous attendriront pas longtemps. Toutes visent à votre bourse, toutes respirent le même parfum de carotte rurale et d'idyllique escroquerie. « *C'est pour te faire savoir, ma chère et digne compagne — mais tu n'as pas besoin d'en parler à nos respectés maîtres et bienfaiteurs parce qu'ils voudraient peut-être encore te donner de l'argent et que ce n'est jamais bien d'abuser....* » Là-dessus, l'annonce circonstanciée d'un épouvantable orage qui vient de tout ravager au pays. Plus de récolte, les blés hachés, les prairies perdues. Il pleut dans la maison comme en pleins champs, vu que les grêlons ont crevé les tuiles ; et le porc, une si belle bête, qu'on devait saigner pour Pâques, dé-

périt du saisissement qu'il a eu d'entendre le tonnerre.

D'autres fois, c'est la vache qui est morte, l'aîné des petiots qui s'est cassé le bras, la volaille atteinte d'épilepsie. Sur le même bout de toit, le même coin de champ, c'est un invraisemblable amoncellement de catastrophes pareilles aux plaies d'Égypte. Cela est grossier, stupide, cousu d'un fil blanc à crever les yeux. N'importe, il faut faire semblant d'être pris à ces inventions, payer encore et toujours, sans quoi gare à Nounou! Elle ne se plaindra pas, elle ne demandera rien, oh! non, certes, mais elle boudera, pleurnichera dans les coins, bien sûr d'être vue. Et quand Nounou pleure, Bébé crie, parce que le gros chagrin *tourne les sangs* et les sangs tournés font le lait aigre. Vite un mandat de poste et que Nounou rie.

Ces grand coups hebdomadaires n'empêchent pas la nourrice de travailler quotidiennement à sa petite *denraie* personnelle. Ce sont des chemises pour le petit, le malheureux déshérité, tout seul là-bas à teter la chèvre; un jupon pour elle, un paletot pour

son homme, et la permission de ramasser ce qui traîne, les menus riens qui vont aux balayures. La permission d'ailleurs n'est pas toujours demandée. Nounou ayant rapporté de son village des idées particulières sur la



propriété des bons Parisiens. La même femme qui, chez elle, ne ramasserait pas la pomme du voisin par le trou d'une haie, mettra paisiblement, et sans que sa conscience en soit troublée, toute votre maison au pillage. Pour le zouave, dépouiller l'Arabe ou le colon n'est

pas voler, c'est *chaparder*, *faire son fourbi*. Différence énorme! De même pour Nounou, voler le bourgeois, c'est *faire sa denraie*.

Chez moi, il y a quelques années, car c'est par expérience que je puis faire ainsi un cours de nourrices, des couverts d'argent disparurent. Plusieurs domestiques pouvaient être soupçonnés; il fallut ordonner une perquisition, ouvrir des malles. J'avais déjà mes convictions sur la *denraie*, et je commençai par la malle de Nounou. Non, jamais le trou de clocher de la pie voleuse, jamais creux d'arbre où un corbeau collectionneur entasse le fruit de ses rapines, n'offrit si disparate assemblage d'objets brillants et inutiles; des bouchons de carafe et des boutons de porte, des agrafes, des fragments de glace, des bobines sans fil, des clous, des chiffons de soie, des rognures, du papier à chocolat, des coloriages de magasins de nouveautés, et, tout au fond, sous la denrée, les deux couverts devenus denrée eux-mêmes.

Jusqu'au dernier moment, Nounou refusa d'avouer; elle protestait de son innocence,

déclarant qu'elle avait pris les couverts sans penser à mal, pour s'en servir de *corne à souliers*. Pourtant elle ne voulut pas remettre son départ au lendemain. Elle avait peur qu'on ne se ravisât, qu'on n'envoyât « querir les gendarmes ». Il faisait nuit, il pleuvait. Nous la vîmes, silencieuse, louche, redevenue sauvagesse pour de bon, disparaître à pas de fauve sous la voûte de l'escalier, ne voulant pas même qu'on l'aidât et traînant à deux mains sa malle, lourde de la précieuse denrée.

Vous figurez-vous votre enfant aux soins de pareilles brutes. . . . Aussi n'est-ce pas trop d'une surveillance de tous les instants. Si vous laissiez faire la nourrice, elle ne sortirait jamais Bébé pour le mener boire le soleil, respirer l'air de verdure des squares. Paris, au fond, l'excède; et elle préférerait rester près du feu, sans lumière, l'enfant aux genoux, le nez dans les cendres comme à la campagne, dormant, des quatre heures durant, de son lourd sommeil de paysanne. C'est le diable encore de l'empêcher de coucher le nourrisson avec elle dans son propre

lit. Pourquoi faire, un berceau? Ces bourgeois vraiment ont des idées, des exigences! Ne vaudrait-il pas mieux l'avoir là, tout près, et lui donner le sein sans se réveiller ni avoir froid, quand il crie? Il est vrai que parfois en se retournant on l'étouffe; mais ces sortes d'accidents sont rares.

Et puis des traditions de campagne assurent qu'un enfant de lait ça mange de tout, qu'on peut impunément le bourrer de poires acides et de prunes vertes. Arrive une inflammation, on court au médecin et l'enfant meurt. D'autres fois encore pour une chute, pour un coup non avoués, ce sont les convulsions ou la méningite. . . . Ah! comme nos Parisiennes feraient mieux de suivre les conseils de Jean-Jacques et de nourrir leurs enfants elles-mêmes! Il est vrai que ce n'est pas facile toujours ni pour toutes, dans cet air anémiant des grandes villes qui fait tant de mères sans lait.

Mais que penser des bourgeoises provinciales qui, sans nécessité, par pure habitude d'insouciance et de paresse, envoient leurs enfants en nourrice pour deux ou trois ans

chez des paysans qu'elles n'ont jamais vus? La plupart meurent. Ceux qui survivent reviennent à l'état d'affeux monstres que leurs parents ne reconnaissent pas, aux allures rustiques de petits hommes à grosse voix et parlant des patois barbares.

Je me rappelle qu'un jour, me trouvant en province, dans le Midi, des amis me proposèrent une excursion au Pont du Gard. Il s'agissait d'un déjeuner champêtre sur les galets de la rivière, à l'ombre des ruines. Justement « le petit » était en nourrice de ces côtés. et nous devions le voir en passant. Grande partie, on invite des voisins, on loue un omnibus, et fouette dans le vent, le soleil, la poussière aveuglante et brûlante. Au bout d'une heure, en haut d'une côte, nous apercevons de loin, au milieu du chemin blanc comme la neige, une tache brune. La tache grandit, se rapproche. C'était la nourrice, prévenue, qui nous guettait. L'omnibus s'arrêta, on passa par la portière le petit qui piaulait.

« Comme il est beau!... Comme il vous ressemble!... Et autrement, il va bien, nour-

rice, votre petit? » Tout l'omnibus l'embrasse, s'attendrit, puis on repasse par la portière le petit paquet braillant, et nous filons au galop, laissant l'enfant et la nourrice plantés au soleil dans la cendre embrasée et craquante de cette route du Midi.

C'est ainsi qu'on fait les gars solides... direz-vous.

Je crois bien; ceux qui résistent sont à l'épreuve.





NOTES SUR PARIS

LES SALONS RIDICULES

De toutes les folies du temps, il n'y en a pas de plus gaie, de plus étrange, de plus fertile en surprises cocasses, que cette rage de soirées, de thés, de sauteries qui sévit d'octobre en avril à tous les étages de la bourgeoisie parisienne. Même dans les plus modestes ménages, aux coins les plus retirés

de Batignolles ou de Levallois-Perret. on veut recevoir, avoir un salon, un jour. Je connais des malheureux qui s'en vont chaque lundi prendre le thé rue du Terrier-aux-Lapins.

Passe encore pour ceux qui ont un intérêt quelconque à ces petites fêtes. Ainsi les médecins qui s'établissent et veulent se faire connaître dans le quartier, les parents sans fortune qui cherchent à marier leurs filles: les professeurs de déclamation. les maîtresses de piano recevant une fois par semaine les familles de leurs élèves. Ces soirées-là sentent toujours un peu la classe, le concours. Il y a des murs nus, des sièges raides, des parquets cirés, sans tapis, une gaîté de convention et des silences si attentifs quand le professeur annonce : « Monsieur Edmond va nous réciter une scène du *Misanthrope*, » ou « Mademoiselle Élisa va jouer une *Polonaise* de Weber ».

Mais à côté de cela. combien de malheureux qui reçoivent sans raison, sans profit. simplement pour le plaisir de recevoir, de se bien gêner une fois la semaine et de

réunir chez eux une cinquantaine de personnes qui s'en iront en ricanant. Ce sont des salons trop petits, tout en longueur, où les invités, assis et causant, ont l'attitude gênée de gens en omnibus; des appartements transformés, bouleversés, avec des couloirs, des portières, des paravents à surprises, et la maîtresse de maison effarée qui vous crie : « Pas par là ! » Quelquefois une porte indiscrète s'entr'ouvre et vous laisse apercevoir là-bas, dans un fond de cuisine, Monsieur qui rentre harassé de courses, trempé de pluie, essuyant son chapeau avec un mouchoir, ou dévorant à la hâte un morceau de viande froide sur une table encombrée de plateaux. On danse dans des corridors, dans des chambres à coucher toutes démeublées, et, en ne voyant plus rien autour de soi que des lustres, des bras de bronze, des tentures, un piano, on se demande avec terreur : « Où coucheront-ils ce soir ? »

J'ai connu dans ce genre une maison très singulière, où les chambres en enfilade, séparées chacune par deux ou trois marches,

figuraient des paliers d'étage, si bien que les invités du fond paraissaient grimpés sur une estrade, et. de là. humiliaient les derniers arrivés, rapetissés, enfoncés jusqu'au menton dans les bas-fonds de la première pièce. Vous pensez si c'était commode pour danser. N'importe! Une fois par mois, il se donnait là une grande soirée. On faisait venir les divans d'un petit café d'en face. et avec les divans un garçon en escarpins, en cravate blanche, le seul des invités qui eût une chaîne et une montre en or. Il fallait voir la maîtresse de maison affolée, décoiffée, toute rouge de tant de préparatifs, courir après cet homme, le poursuivre de pièce en pièce en l'appelant : « Monsieur le garçon.... Monsieur le garçon!... »

Et le public de ces soirées-là! Ce public toujours le même qu'on rencontre partout. qui se connaît, se cherche, s'attire. Tout un monde de vieilles dames et de jeunes filles à toilettes ambitieuses et fanées; le velours est en coton, la percaline joue la soie, et l'on sent que toutes ces franges défraîchies, ces fleurs chiffonnées, ces rubans

passés, ont été bâtis, assortis à la diable avec cette phrase audacieuse : « Bah ! le soir ça ne se verra pas. » On se couvre de poudre de riz, de faux bijoux, de dentelles



menteuses : « Bah ! le soir ça ne se verra pas.... » Les rideaux n'ont plus de couleur, les meubles s'éraillent, les tapis s'effrangent. « Bah ! le soir.... » Et c'est comme cela qu'on peut donner des fêtes et qu'on a la gloire, à trois heures du matin, de voir

quatre fiacres, attirés par l'éclat des bougies, s'arrêter devant la porte; ce qui, du reste, ne sert pas à grand'chose, car en général tout ce monde s'en va à pied, faisant, à des heures impossibles, toute la longue traite de l'omnibus absent, les jeunes filles au bras des pères, les souliers de satin enfoncés dans les socques.

Oh! que j'en ai vu de ces salons comiques! Dans quelles soirées bizarres j'ai promené mon premier habit, alors que, provincial naïf, ne connaissant la vie que par Balzac, je croyais de mon devoir d'aller dans le monde! Il faut avoir comme moi roulé deux hivers de suite aux quatre coins du Paris bourgeois pour savoir jusqu'où peut aller cette démence des réceptions quand même. Tout cela est un peu vague dans ma mémoire : pourtant je me souviens d'un petit appartement d'employé, un salon tout biscornu où l'on était obligé, pour gagner de la place, de mettre le piano devant la porte de la cuisine. On posait les verres à sirop sur les cahiers de musique· et quand on chantait des romances atten-

drissantes, la bonne venait s'accouder sur le piano pour écouter.

Comme elle était prisonnière dans la cuisine, cette malheureuse bonne, c'est Monsieur qui se chargeait du service extérieur. Je le vois encore, tout grelottant dans son habit noir, remonter de la cave avec d'énormes blocs de charbon de terre enveloppés dans un journal. Le papier crève, le charbon roule sur le parquet, et pendant ce temps on continue à chanter au piano : « *J'aime entendre la rame, le soir, battre les flots.* »

Et cette autre maison, ce cinquième étage fantastique où le carré servait de vestiaire, la rampe de porte manteau, où les meubles dépareillés s'entassaient tous dans une pièce unique, la seule qu'on pût éclairer et chauffer, ce qui ne l'empêchait pas de rester obscure et glacée malgré tout, à cause de l'abandon, de la misère qu'on sentait rôdant tout autour dans le désert des pièces vides. Pauvres gens! vers onze heures, ils vous demandaient bien naïvement : « Avez-vous chaud?... Voulez-vous vous rafraî-

chir?... » et ils ouvraient les fenêtres toutes grandes pour laisser entrer l'air du dehors en guise de rafraîchissement. Après tout, cela valait mieux encore que les sirops à couleurs vénéneuses, les petits-fours poussiéreux conservés si soigneusement d'une semaine à l'autre. N'ai-je pas connu une maîtresse de maison qui, chaque mardi matin, mettait à sécher sur sa fenêtre des petits paquets de thé mouillé, qu'elle faisait resservir deux ou trois lundis de suite? Oh! quand les bourgeois se mêlent d'être fantaisistes, on ne sait jamais où ils s'arrêteront. Nulle part, même en pleine bohème, je n'ai rencontré de types aussi bizarres que dans ces milieux-là.

Je me rappelle une dame en blanc, que nous appelions la dame aux *gringuenotes*, parce qu'elle se plaignait toujours en soupirant d'avoir des *gringuenotes dans l'estomac!*... Personne n'a jamais su ce qu'elle voulait dire.

Et cette autre, une grosse mère, mariée à un répétiteur de droit, qui amenait toujours avec elle pour la faire danser des élèves de

son mari, tous étrangers, un Moldave entortillé de fourrures, un Persan à grande jupe.

Et ce Monsieur qui mettait sur ses cartes « *touriste du monde* », pour dire qu'il avait fait le tour du monde !

Et, dans un salon de parvenus, cette vieille paysanne aux trois quarts sourde et idiote, toute fagotée dans sa robe de soie, à qui sa fille venait dire en minaudant : « Maman, M. un tel va nous réciter quelque chose. » La pauvre vieille s'agitait sans comprendre sur sa chaise, avec un sourire niais, effaré : « Ah ! bien.... bien.... » C'est dans cette même maison qu'on avait la spécialite des parents de grands hommes. On vous annonçait en grand mystère : « Nous aurons ce soir le frère d'Ambroise Thomas ». ou bien encore « un cousin de Gounod », ou « la tante de Gambetta ». Jamais Gambetta ni Gounod, par exemple. C'est encore là.... mais je m'arrête, la serie est inépuisable.





EN PROVINCE

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

Après dîner, ces braves Cévenols avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces

passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — des lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures.

Quand j'arrivai, il y avait encore très peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement, et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, jaune, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages.... Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse délivrée des repas et des promenades de famille monta bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais avec des gilets échancrés, des cols

ouverts et des essais de frisure à la russe, qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées. C'était ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Tarascon et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veûle qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante : « Comment va, mon bon? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru : « C'est infect.... C'est crevant.... » Chose touchante ! ils appelaient leur cercle le *clob*, qu'en bons méridionaux ils prononçaient *clab*. On n'entendait que cela.... Le garçon du *clab*, les règlements du *clab*....

J'étais à me demander comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là et s'implanter dans l'air vif et sain de

la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M***, membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs alanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse : j'avais maintenant son modèle sous mes yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans de grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits. Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le Duc parla beaucoup théâtre, littérature. Avec quel dédain, quelle

ignorance! Il fallait l'entendre appeler Émile Augier « ce M'sieu!... et Dumas fils « le petit Dumas ». C'était à propos de tout des idées très vagues flottant dans des phrases inachevées où les *machin, chose, machin* remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas, et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent pas écrire. En somme ce jeune gentilhomme ne s'était jamais donné la peine de penser : seulement il avait frôlé beaucoup de monde et de chacun emporté des expressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist désertées, la jeunesse à

son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place dans l'ombre sur un coin du divan, et de là je voyais très bien tous les joueurs sous la lueur abaissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la vie parisienne était encore le plus riche de la bande. Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles ! A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages. Je voyais les lèvres trembler, les yeux se remplir de larmes, et les doigts se crisper rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, les perdants jetaient au travers de leur déveine des « je m'emballe, je m'embête », mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi tous les joueurs il y en avait un surtout qui m'intéressait. C'était un grand gars, très jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive, malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à visage ouvert. Ce garçon-là perdait



tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement : puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout rouge, tout suant, et je me disais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent. » Le fait est que chaque fois, le pauvre diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec

fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de faire bon visage à la mauvaise fortune. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis : c'était navrant.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse très vague, très effacée, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé tout à coup par un bruit de paroles irritées, sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus que le membre du Jockey-Club et mon grand garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis ; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de boule-dogue, je compris que le montagnard perdait encore.

« Ma revanche ! » criait-il de temps en

temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête; et à chaque nouveau coup il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer « la belle! » puis un violent coup de poing sur la table; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible : « Mon argent, N. de D.! rendez-moi mon argent! » et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter : « Rendez-le-moi,... rendez-le-moi! » Ah! je vous réponds qu'il ne zézayait plus. Sa voix naturelle lui était revenue, navrante comme celle des êtres très forts chez qui les larmes arrivent par paquets et sont une vraie souffrance. Toujours froid, toujours ironique, son partenaire le regardait sans sourciller.... Alors le

malheureux se mit à genoux, et tout bas, d'une voix tremblante : « Cet argent n'est pas à moi.... Je l'ai volé.... Mon père me l'avait laissé pour payer une échéance. » La honte l'étranglait, il n'acheva pas....

Au premier mot d'argent volé le duc s'était levé. Un peu d'animation montait à ses joues. La tête avait pris une expression de fierté qui lui allait très bien. Il vida ses poches sur la table, et, quittant lui aussi pour une minute son masque de gandin, il dit d'une voix naturelle et bonne : « Reprends donc ça, imbécile.... Est-ce que tu crois que nous jouions sérieusement ? »

J'aurais voulu l'embrasser, ce gentilhomme !





LES COURSES DE GUÉRANDE

Et d'abord, arrêtons-nous un peu dans cette charmante et rare petite ville de Guérande, si pittoresque avec ses anciens remparts flanqués de grosses tours et ses fossés remplis d'eau verte. Entre les vieilles pierres, les véroniques sauvages fleurissent en gros bouquets, des lierres s'accrochent, des glycines serpentent, et des jardins en terrasse suspendent au bord des créneaux des massifs de roses et de

clématites croulantes. Dès que vous vous engouffrez sous la poterne basse et ronde où les grelots des chevaux de poste sonnent joyeusement, vous entrez dans un nouveau pays, dans une époque vieille de cinq cents ans. Ce sont des portes cintrées, ogivales, d'antiques maisons irrégulières dont les derniers étages surplombent les plus bas, avec des lignes dans la pierre, des ornements frustes et rongés. Dans certaines ruelles silencieuses s'élèvent de vieux manoirs aux hautes fenêtres éclairées de vitres étroites. Les portes seigneuriales sont fermées, mais entre leurs ais disjoints on aperçoit le perron envahi de verdure, des touffes d'hortensias à l'entrée, et la cour pleine d'herbe, où quelque puits effrité, quelque débris de chapelle met encore un amas de pierres et de vertes floraisons. Car c'est là le caractère de Guérande, une ruine coquette et toute fleurie.

Parfois, au-dessus d'un marteau usé et vénérable, l'enseigne d'un bureau de poste, des panonceaux d'huissier ou de notaire s'étalent bourgeoisement; mais, le plus

souvent, ces anciennes demeures ont gardé leur cachet aristocratique, et, en cherchant bien, on retrouverait quelques grands noms de Bretagne enfouis dans le silence de ce petit coin, qui est à lui seul tout un passé. Un silence rêveur habite là, en effet. Il rôde autour de cette église du quatorzième siècle, où des marchandes de fruits abritent leurs éventaires et tricotent sans parler. Il plane sur ces promenades désertes, ces fossés d'eau dormante, ces rues calmes que traverse de temps en temps une pastoure conduisant sa vache, pieds nus, le corsage serré d'une corde et la coiffe de Jeanne d'Arc.

Le jour des courses, par exemple, l'aspect de la ville est tout différent. C'est un va-et-vient de voitures amenant des baigneurs et des baigneuses du Croizic, du Pouliguen. Des charrettes chargées de paysans, de grands carrosses antiques qui ont l'air de sortir d'un conte de fées, des carrioles de louage où se juche une vieille douairière des environs entre sa chambrière en coiffe et son page en sabots.

Tout cela est arrivé le matin pour l'heure de la grand'messe. Le son des cloches tombe dans les rues étroites, mêlé aux coups de ciseaux des barbiers; et l'église pleine fait la ville déserte pour deux heures. A midi, au premier coup de l'*Angelus*, les portes s'ouvrent et la foule envahit la petite place, aux psalmodies des mendiants groupés sous le porche et dont les voix éclatent en même temps. C'est une mélopée bizarre sur toutes sortes de chants d'église : Litanies, *Credo*, *Pater noster :* un étalage de plaies, d'infirmités, une léproserie du moyen âge. La foule contribue à cette illusion d'archaïsme : les femmes ont des coiffes blanches terminées en pointe avec un bourrelet de broderies au-dessus des bandeaux plats, et des barbes flottantes ou de longs bavolets tuyautés pour les pêcheuses et les saunières, des jupes plissées à gros plis, des guimpes rondes autour du cou. Les hommes ont deux costumes bien différents : les métayers portent la veste courte, le col montant et un foulard de couleur posé en jabot qui les

crête en coqs de village. Les *paludiers* sont vêtus de l'ancien costume guérandais, la longue blouse blanche descendant jusqu'à mi-jambe, les braies blanches aussi, serrées



de jarretières au-dessus du genou et le tricorne noir orné de chenilles de couleur et de boucles d'acier. Ce chapeau se place sur la tête de différentes façons. Les gens mariés le portent « en bataille » comme les

gendarmes ; les veufs, les garçons en tournent les pointes d'autre manière. Tout ce monde s'éparpille dans les vieilles rues et se réunit une heure après au champ de courses, à un kilomètre de la ville, dans une plaine immense que domine l'horizon.

Des tribunes, le coup d'œil est merveilleux. La mer, au fond, toute verte, semée d'écume blanche; plus près, les clochers du Croizic, du bourg de Batz, et les salines qui brillent et moutonnent au soleil dans les coupures luisantes des marais. La foule arrive de tous côtés à travers champs. Les béguins blancs apparaissent au-dessus des haies; les gars s'avancent par bandes, bras dessus bras dessous, en chantant de leurs voix rauques. L'allure, la chanson, tout est naïf, primitif, presque sauvage. Sans nul souci des messieurs en chapeau qui regardent, les femmes qui passent devant nous, le fichu de moire croisé sur leurs guimpes, ont la tenue réservée et pas la moindre affectation coquette. On est venu pour voir, dame oui ! mais non point pour se faire voir.... En attendant les courses, tout ce

peuple se presse derrière les tribunes, autour des grandes baraques où l'on vend du vin et du cidre, où l'on frit des gaufres et des saucisses en plein soleil. Enfin, la fanfare guérandaise qui arrive, entourée de nouvelles bandes bruyantes et chantantes, interrompt pour un moment les buveries. Chacun court se placer pour le spectacle : et dans ce débordement de gens qui s'éparpillent autour du champ de courses, sur le bord des fossés et des sillons moissonnés, la longue blouse blanche des paludiers, qui les grandit, les fait ressembler de loin à des dominicains ou à des prémontrés. D'ailleurs tout ce côté de la Bretagne vous donne un peu l'impression d'un grand couvent. Le travail lui-même y est silencieux. Pour arriver à Guérande, nous avons traversé des villages muets malgré la grande activité de la moisson, et partout sur notre passage, les batteuses, les fléaux s'agitaient en mesure, sans la moindre excitation de chants ou de paroles. Aujourd'hui, cependant, les gaufres, le cidre et les saucisses ont délié la langue des gars, et tout le long

de la piste il se fait un joyeux vacarme.

Les courses de Guérande sont de deux sortes : il y a d'abord la course citadine, un de ces steeple-chases de province comme nous en avons vu cent fois. Des cartes vertes aux chapeaux, quelques rares voitures rangées dans l'enceinte, des effets d'ombrelles et de robes traînantes, le tout à l'imitation de Paris; cela ne peut être intéressant pour nous; mais les courses de mulets et de chevaux du pays nous ont singulièrement amusé. C'est le diable de mettre en ligne ces petits mulets bretons doublement entêtés. La musique, les cris, le bariolage des tribunes les effrayent. Il y en a toujours quelqu'un qui emporte son cavalier en sens contraire, et il faut du temps pour le ramener. Les gars qui les montent ont des bonnets catalans de couleur écarlate, la veste pareille, de grandes braies courtes et flottantes, les jambes et les pieds nus; pas de selles, seulement des brides que les mulets tirent de côté avec un mauvais vouloir remarquable. Enfin les voilà partis. On les aper-

çoit dans la plaine, lancés au grand galop. Les casaques rouges sont terriblement secouées, et les jambes droites et tendues s'efforcent de maintenir la monture dans la ligne tracée par les cordes. Au tournant



surtout, plus d'un cavalier s'en va rouler sur l'herbe de l'enceinte; mais la course n'est pas interrompue pour cela. Le paludier, propriétaire de l'animal, s'élance aussitôt, laisse son malheureux jockey se relever tout seul et, dans sa grande blouse qu'il n'a pas eu le temps de quitter, enfourche lui-même sa bête. On sourit dédai-

gneusement sur les tribunes; mais là-bas, le peuple breton, perché dans les arbres, rangé dans les fossés, trépigne de joie et pousse d'énergiques acclamations. Chacun naturellement prend parti pour les bidets de sa commune. Les gens du bourg de Batz, de Saillé, du Pouliguen, d'Escoublac, de Piriac, guettent les pays au passage, excitent les cavaliers, sortent même des rangs pour taper sur les mules à grands coups de chapeaux et de mouchoirs. Il n'est pas jusqu'aux coiffes blanches qui ne se dressent tout à coup, en papillonnant au vent de mer, pour voir passer Jean-Marie Mahé, ou Jean-Marie Madec, ou quelque autre Jean-Marie. Après les mulets, viennent les chevaux et les juments du pays, un peu moins têtus, un peu moins sauvages, mais pleins d'ardeur tout de même et se disputant vaillamment le prix de la course.

Leur trot retentissant laboure la terre de la piste; et pendant qu'ils courent, on voit au delà, sur la mer secouée par un vent terrible, une voile de pêcheur qui

cingle péniblement vers le Croizic. Le spectacle reçoit de ce voisinage une grandeur extraordinaire ; et les chevaux, les voitures roulant au retour sur la route, les groupes disséminés à travers la plaine, tout se détache sur un fond verdâtre et mouvant, un horizon plein de vie et d'immensité.

Quand nous rentrons à Guérande, le jour commence à baisser. On prépare des illuminations, des lanternes de couleur dans les grands arbres des promenades, un feu d'artifice sur la place de l'Église, une estrade au bas des remparts pour les joueurs de biniou. Mais voilà qu'une méchante petite pluie, aiguë et fine comme du grésil, vient déranger la fête. Tout le monde se réfugie dans les hôtelleries, devant lesquelles, les charrettes, les voitures dételées et ruisselantes, stationnent les brancards en l'air. Pendant une heure, la ville est silencieuse ; puis les bandes de tantôt traversent les rues noires en chantant. Les grandes coiffes et les petits châles verts se hasardent dehors deux par

deux. On a parlé de danser un branle, et on le dansera malgré la pluie. Ah dame! oui dame!... Bientôt toute cette jeunesse s'installe à droite et à gauche dans les salles basses des cabarets. Les uns dansent au son des binious, les autres au « son des bouches », comme ils disent par ici. Les planchers tremblent, les lampions sont épaissis de poussière, et le même refrain lent et mélancolique retentit partout lourdement. Pendant ce temps, les voitures, les carrioles s'écoulent par les cinq portes de la ville. Les vieux manoirs se referment, et les broussailles fleuries qui garnissent les remparts semblent dans la nuit grandir, se rejoindre, se confondre, comme sous la baguette des fées les buissons enchantés qui entouraient le château de la Belle au bois dormant.





UNE VISITE A L'ILE DE HOUAT

Une belle lumière d'été, égale et limpide, achevait de se lever dans la baie de Quiberon, comme nous mettions le pied sur le bateau-pilote destiné à nous conduire à l'île de Houat. La brise, toujours éveillée sur quelque point de cet horizon de mer, pous-

sait la voile droit au but et nous arrivait en rasant les vagues qu'elle fronçait d'un frisson serré.

Au loin, des côtes se devinaient à quelque plage de sable, à quelque maison blanche subitement frappée de soleil, éclatantes entre le bleu nuancé des vagues et le bleu monotone du ciel où couraient seulement ces nuées légères, fouettées, effrangées, que les marins appellent ici des « queues de cheval », et qui présagent un vent frais pour le soir.

La traversée nous a semblé courte.

Rien de plus uniforme en apparence que la mer par un beau temps ; des vagues qui se succèdent d'un rythme égal, se brisent au bateau en mousses murmurantes, s'enflent, se creusent, remuées par une lourdeur inquiète où l'orage est latent ; et pourtant rien de plus varié. Tout prend une valeur énorme sur cette surface douée de mouvement et de vie. Ce sont des navires au large, le paquebot-poste de Belle-Isle qui passe au loin, sa fumée en panache, des barques de pêche avec leurs voiles blanches

ou trempées de tan, des troupes de marsouins roulant sur le flot que coupe leur nageoire aiguë, puis des îlots d'où s'envolent tumultueusement des tourbillons de mouettes ou quelque troupe de cormorans avec leurs larges ailes d'oiseaux de proie faites pour planer et pour fuir.

En passant, nous longeons le phare de la Teignouse, perché sur un rocher; et quoique notre vitesse soit très grande, nous avons une vision très nette du récif et des deux vies humaines qui s'y abritent. Au moment où nous passons, l'un des gardiens, sa blouse toute gonflée par le vent, descend la petite échelle de cuivre à pic sur l'îlot et qui sert d'escalier extérieur. Son compagnon, assis dans un creux de roche, pêche mélancoliquement; et la vue de ces deux silhouettes si menues dans l'étendue environnante, la maçonnerie blanche du phare, sa lanterne blafarde à cette heure, les poids de la grosse cloche à vapeur qui sonne par les nuits de brume, tous ces détails entrevus suffisent à nous donner une impression frappante de cet exil en pleine mer et de

l'existence des gardiens enfermés, pendant des semaines, dans cette tourelle de tôle sonore et creuse où la mer et le vent répercutent leur voix avec une férocité si grande, que les hommes en sont réduits à se crier dans l'oreille pour se faire entendre l'un de l'autre.

Une fois le phare doublé, l'île de Houat commence à nous apparaître peu à peu, à élever au-dessus des houles de la mer sa terre rocheuse où le soleil jette un mirage de végétation, des teintes de moissons mûres, des veloutés de prés en herbe.

A mesure que nous approchons, l'aspect change, le terrain véritable apparaît, désolé, brûlé de soleil et de mer, hérissé de hauteurs farouches; à droite, un fort démantelé, abandonné; à gauche, un moulin gris qui nous donne la vitesse des brises de terre, et quelques toits très bas groupés autour de leur clocher; tout cela morne, espacé, silencieux. On croirait l'endroit inhabité, si des troupeaux épars sur les pentes, dans les vallons rugueux de l'île, ne se montraient de loin, errants, couchés

ou broutant de maigres végétations sauvages.

Des criques de sable découpent de distance en distance des courbes claires et



moelleuses parmi la désolation des roches. C'est dans une de ces criques que nous débarquons, non sans peine, car à la marée basse le bord manque de fond pour la chaloupe, et l'on est obligé de nous déposer sur des pierres mouillées et glissantes où le goémon accroche ses longues cheve-

lures vertes que l'eau déroule et dilate, mais qui s'amassent pour le moment en lourds paquets gluants sur lesquels le pied manque à chaque pas. Enfin, après bien des efforts, nous nous hissons sur les hautes falaises dominant tout l'horizon d'alentour.

Par ce temps clair qui rapproche les côtes, le coup d'œil est admirable. Voici le clocher du Croisic, celui du Bourg-de-Batz à dix ou douze lieues de mer, et toute la dentelure du Morbihan, Saint-Gildas-de-Rhuiz, les rivières de Vannes et d'Auray, Locmariaquer, Plouharmel, Carnac, le Bourg-de-Quiberon et les petits hameaux qu'il éparpille tout le long de la presqu'île. Du côté opposé, la ligne sombre de Belle-Isle se prolonge vers la mer sauvage, et les maisons du Palais reluisent dans une éclaircie. Mais si la perspective des alentours s'est agrandie, celle de Houat est à cette heure tout à fait perdue pour nous. Le clocher, le fort, le moulin, tout a disparu dans les plis d'un terrain houleux et tourmenté comme le flot qui l'entoure. Nous nous dirigeons cependant vers le village par un

sentier tortueux, garanti entre ces traîtres petits murs bretons, construits en pierre plate, pleins d'embranchements et de détours.

Chemin faisant, nous remarquons la flore de l'île, étonnante sur ce rocher battu des vents: les *lys de Houat*, doubles et odorants comme les nôtres, de larges mauves, des rosiers rampants et l'œillet maritime dont le parfum léger et fin forme une harmonie de nature avec le chant grêle des alouettes grises dont l'île est remplie. Des champs de blé frais coupé et de pommes de terre s'étendent autour de nous; mais dans toutes les terres en jachère, la lande, la triste lande, solide, armée, court, escalade, s'attache, fleurie de jaune parmi ses épines. A notre approche, les troupeaux se détournent; les vaches habituées à la coiffe plate et au chapeau du Morbihan, nous suivent longtemps de leurs gros regards immobiles. Partout nous rencontrons le bétail groupé, dispersé, libre d'entraves et de toute surveillance.

Enfin, dans un pli du sol, abrité des ou-

ragans et des embruns de mer, le village se découvre avec ses toits bas et pauvres serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent et séparés non pas par des ruelles, dont la ligne droite livrerait passage à la tempête, mais par des carrefours, des petites places capricieusement ménagées qui, dans le mois où nous sommes, servent d'aire pour le battage de la moisson.

Des chevaux à demi sauvages, dont la race rappelle un peu celle des Camarguais, unis par deux ou par trois, tournent étroitement dans ces cirques inégaux, foulant le grain qui fait voltiger sa poussière au soleil. Une femme les dirige, une poignée de paille à la main; d'autres, armées de fourches, repoussent le blé tout autour de l'aire. Rien de frappant dans le costume : de pauvres vêtements sans dessins et décolorés, des fichus jaunis abritant des figures terreuses et hâlées; mais la scène elle-même est d'un pittoresque primitif. Il monte de là des hennissements, des froissements de paille, des voix claires où son-

nent les dures syllabes gutturales du parler breton.

Tel qu'il est, ce pauvre village morbihan-



nais vous fait penser à quelque *douar* africain; c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même

familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe d'êtres au milieu d'une immense étendue; de plus, les portes sont basses, les fenêtres étroites, nulles même sur les murs regardant la mer. On sent bien la misère en lutte contre les éléments ennemis.

Les femmes moissonnent avec fatigue, s'occupent des bestiaux; les hommes pêchent dans le danger. En ce moment tous sont à la mer, à part un vieux, grelottant de fièvre, que nous voyons assis devant sa roue de cordier, puis le meunier étranger à l'île et que la commune paye au mois, et enfin M. le curé, le plus haut personnage de l'île de Houat et sa véritable originalité. Ici le prêtre réunit tous les pouvoirs, absolument comme un capitaine à son bord. A son autorité sacerdotale il ajoute celle de ses fonctions administratives. Il est maire-adjoint dans le village, syndic des gens de mer; il a aussi la surveillance des ouvrages militaires, forts ou fortins, construits dans l'île, et qui, en temps de paix, sont dépourvus de gardien. Qu'une contestation s'élève entre

marins, à propos d'un casier de homards, d'une distribution de part de pêche, voici M. le curé passé juge de paix. Qu'on fasse un peu trop de tapage à l'auberge le dimanche soir, vite il roule une écharpe sur sa soutane, et remplit à l'occasion les fonctions de garde champêtre.

Il n'y a pas longtemps même, il descendait à des emplois encore plus infimes. Il avait le monopole des boissons et les faisait distribuer par une sœur à travers un guichet. Il avait aussi la clef du four banal où chacun vient cuire son pain. C'étaient là des précautions d'exil, la réglementation des vivres de mer introduite sur cette île livrée au hasard des flots comme un navire.

Depuis trois ou quatre ans, les antiques usages se sont un peu modifiés; mais le principe en est toujours vivant, et le curé actuel de l'île, un homme intelligent et vigoureux, nous paraît de force à faire respecter son autorité multiple. Il habite, près de l'église, un modeste presbytère, que deux peupliers, un figuier superbe, un

jardin de fleurs, quelques poules errantes transportent en plein continent.

A côté de la cure, l'école mixte pour les garçons et pour les filles, dirigée par des religieuses qui se chargent aussi de distribuer à tous ces pauvres gens des médicaments, des soins et des conseils.

Dans la maison des sœurs vient aboutir aussi le télégraphe sous-marin qui relie Houat à Belle-Isle et au continent. C'est une sœur qui reçoit et transmet les dépêches; vu, en passant, sa cornette empesée penchée derrière la vitre sur l'aiguille électrique. Nous recevons encore d'autres renseignements assez curieux touchant l'île de Houat et sa population, dans la petite salle à manger blanchie à la chaux avec toutes ses poutres apparentes, où M. le cure nous introduit et nous fait asseoir. Il n'y a pas de pauvres à Houat. Un fonds communal fournit à tous le nécessaire. Le poisson abonde sur la côte, les pêcheurs vont le vendre au Croizic ou à Auray, et le vendent toujours fort bien; mais l'absence d'un mouillage sûr au long de cette

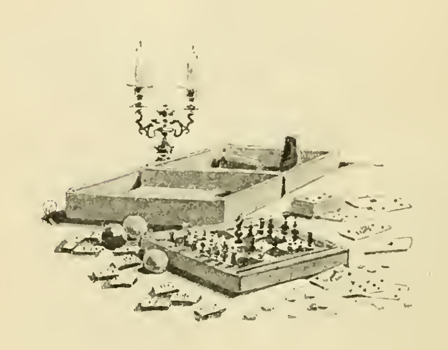
côte bordée de rochers, empêche les Houatais d'être parfaitement heureux. Il n'est pas rare, dans les gros temps, que les chaloupes soient obligées de se jeter au large pour chercher un abri au hasard des plus grands dangers. Quelquefois même, dans le port mal protégé par une courte jetée primitivement construite, des accidents arrivent. Aussi la seule ambition du curé de Houat est-elle d'obtenir un mouillage pour les sept chaloupes qui composent la marine du pays. Nous l'avons quitté sur cette espérance.

En sortant du village, nous passons devant l'église où la mer reflétée met des vitraux d'un bleu changeant : nous nous arrêtons un moment dans le petit cimetière, inculte, silencieux, dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure; et comme nous nous étonnons du petit nombre d'inscriptions et de tombes enfermées dans un cimetière si ancien, on nous apprend que jusqu'à l'an dernier, — c'est encore un effet des mœurs maritimes de l'île de Houat, —

on avait toujours creusé le sol au hasard et rendu à la terre des morts anonymes, ainsi que dans les longues traversées on les livre au flot qui passe....



TABLE DES MATIÈRES



PARIS. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9



